

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

DOCUMENTS

PUBLIÉS A L'OCCASION DE LA

GUERRE EUROPEENNE

(1914-1916)

RAPPORT

de MM. les D^{rs} BLANCHOD & SPEISER

sur leurs visites aux camps et chantiers de travail des prisonniers
français en Allemagne, en Mars et Avril 1916.

DIXIÈME SÉRIE

Juillet 1916



INTER ARMA CARITAS

GENÈVE

LIBRAIRIE GEORG & Cie

Maisons à Bâle et à Lyon

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACH

33, rue de Seine

RAPPORT

de MM. les Drs BLANCHOD & SPEISER
sur leurs visites aux camps et chantiers de travail des prisonniers
français en Allemagne, en Mars et Avril 1916.

Introduction

Nous avons été chargés par le Comité international de la Croix-Rouge de visiter les camps de prisonniers de guerre français en Allemagne comme contrepartie de notre visite aux camps de l'Afrique du Nord. Nous nous sommes arrêtés à Francfort sur le Main, le 30 mars 1916, et nous avons pris un intérêt particulier à voir fonctionner dans les bureaux de la Croix-Rouge de cette ville le service de renseignements, où plus de 300 collaborateurs sont occupés à recueillir, à traduire et à transmettre en France les nouvelles des régions envahies. Le 31 mars 1916, le Comité central de la Croix-Rouge allemande nous présenta au ministère de la Guerre allemand, auquel nous avons soumis par écrit les desiderata suivants :

1. Les délégués demandent pour leur voyage en Allemagne, la complète réciprocité et les mêmes facilités qui leur furent accordées par le Gouvernement français pour la visite des prisonniers allemands au Maroc, soit : le libre entretien, sans témoins, avec les prisonniers, la permission d'apporter aux prisonniers le salut de leur patrie et de leur distribuer de l'argent, en restant dans la limite des pres-

criptions réglementaires, d'examiner les registres des malades, de visiter toutes les installations des camps et les hôpitaux qui en dépendent, de prendre des photographies des prisonniers et de leurs chantiers de travail, d'écrire des notes avec l'assurance qu'elles passeront sans ennui à la douane au départ d'Allemagne.

2. Le nombre de camps à visiter résultant de l'entente entre les deux gouvernements, les délégués demandent le libre choix des camps contenus dans la liste remise par le Comité international de la Croix-Rouge et le libre choix de l'itinéraire.

3. Le public français étant convaincu que des prisonniers de guerre sont tenus au secret dans les territoires occupés de France et de Belgique, il est d'une grande importance de pouvoir rassurer l'opinion française à ce sujet. Le Comité international de la Croix-Rouge a particulièrement prié ses délégués de tirer la chose au clair. Les délégués pensent que le seul moyen de le faire est qu'ils soient autorisés à visiter une partie des territoires occupés, en particulier : Montmédy, Longwy, Sedan, Stenay et prient le ministère de la Guerre allemand de leur faciliter la visite de ces régions.

Le Gouvernement allemand, en réponse à notre demande, nous a autorisés à visiter 15 camps principaux choisis par nous sur la liste qui nous avait été remise par le Comité international, et 2 camps de travail, mais s'est refusé pour des raisons militaires à toute visite des territoires occupés par les armées allemandes.

Nous avons alors soumis à l'examen du Gouvernement allemand des dossiers prouvant que des internés civils avaient été envoyés à Montmédy. Le Gouvernement nous a affirmé qu'ils ont en effet été envoyés dans les régions occupées pour faire des travaux agricoles, mais qu'ils y sont en liberté ; c'est pourquoi ils ne peuvent plus correspondre directement avec les leurs en France. Le Gouvernement allemand nous a en outre donné l'assurance qu'il n'y a dans les régions occupées que des dépôts de grands blessés intransportables, en petit nombre, assurance déjà donnée officielle-

ment à maintes reprises au Comité international de la Croix-Rouge.

Le 1^{er} avril 1916, nous avons remis au ministère de la Guerre allemand le télégramme reçu le matin même du Comité international de la Croix-Rouge, spécifiant : « Que le Gouvernement français regarderait le fait de ne pas nous laisser pénétrer dans les régions occupées comme une violation des engagements pris et comme la preuve qu'il y a des prisonniers au secret dans ces régions. »

Le ministère de la Guerre allemand a persisté dans son refus de nous laisser pénétrer dans les régions de la France occupées par les armées allemandes.

Après avoir visité quelques camps principaux, nous nous sommes rendus compte que ces camps sont bien installés et qu'il n'y a guère de remarques à formuler à leur sujet, la plupart de ces camps ayant été visités et décrits par MM. Eugster et de Marval.

Par contre, les prisonniers revenus des camps de travail et des places de travail ont attiré notre attention sur leurs camarades moins favorisés, nous avons alors demandé au ministère de la Guerre à Berlin l'autorisation de nous rendre dans les camps de travail, usines, chantiers, fabriques à notre choix. (Voir Annexe).

Le ministère de la Guerre allemand nous a autorisés à visiter les camps et les places de travail que nous demandions à voir, sauf les usines où un intérêt militaire est en jeu, et il limita à 11,000 hommes le nombre des prisonniers français que nous étions autorisés à voir.

Lorsque le ministère de la Guerre nous communiqua, le 6 avril 1916, cette restriction du nombre des prisonniers français à visiter, nous en avions déjà vus 6,340 dans les camps principaux, il en restait donc à voir 4,660.

Renonçant à faire une visite systématique des camps, comme nous en avions eu d'abord l'idée, nous avons décidé de faire des sondages dans divers camps de travail : usines, mines de fer, de houille, de potasse, de lignite, dans différentes parties de l'empire.

Quand nous eûmes atteint le chiffre de 11,000 prison-

A. RAPPORT GÉNÉRAL

Les prisonniers français en Allemagne sont répartis approximativement de la manière suivante :

Un tiers sont dans les camps principaux.

Un tiers sont occupés aux travaux agricoles ou dans les camps de marais.

Un tiers sont dans les usines et les mines.

Il y a une distinction essentielle à faire entre les camps principaux et les camps de travail.

I

LES CAMPS PRINCIPAUX (Stamm-oder Hauptlager)

Voir Wittenberg, Stendal, Parchim, Havelberg, Chemnitz, etc.

Les camps principaux sont pour la plupart de vraies cités de baraquements; elles ont été souvent visitées; les médecins suisses chargés de trier les tuberculeux y ont séjourné; au camp de Stendal, par exemple, il y a un livre d'honneur où plus de 50 personnalités neutres se sont déjà inscrites.

Dans les camps principaux, le *logement* est bon, les *paillasses* pourraient contenir plus de paille et celle-ci pourrait être plus souvent renouvelée. Question difficile à résoudre étant donné le manque de paille en Allemagne.

Le *service médical* est très bien fait et les *installations sanitaires* sont excellentes. Il n'y a nulle part de la vermine.

Le *traitement* des prisonniers est bon, la *discipline*, quoi-

que sévère, est surveillée par des officiers supérieurs de valeur. Il n'y a pas de mauvais traitements.

Le *travail* n'entre pas en ligne de compte dans les camps principaux, les prisonniers faisant tout au plus quelques travaux dans les usines, sur les voies de chemin de fer, à la campagne, à peu de distance du camp. Ces travaux ne sont pas excessifs.

Les *cultes* sont bien organisés. Les *distractions* également; partout il y a une bibliothèque, un orchestre et un théâtre. Nous avons à plusieurs reprises exprimé notre admiration pour les installations de ces camps principaux.

La *correspondance* de France et pour la France fonctionne très bien. Les prisonniers ressortissants des régions occupées peuvent écrire à destination de ces régions une fois tous les cinq jours, mais ils ne peuvent recevoir de réponse qu'une fois par mois. Ils ne peuvent pas donner en France des nouvelles des leurs qui habitent les régions occupées. Plusieurs sont sans réponse des leurs. Nous avons demandé qu'ils puissent s'adresser à la Croix-Rouge de Francfort.

Les *colis* arrivent bien, sauf les envois collectifs de pain ou zwiebacks, qui, à l'époque de notre visite, étaient retournés à l'expéditeur.

Les envois faits par les marraines de Suisse sont remis au destinataire, mais celui-ci n'a pas le droit d'accuser réception de l'envoi.

Nécessiteux. Les hommes de confiance de plusieurs camps ont été avisés que les demandes de secours qu'ils font pour les nécessiteux sont retenus par la censure (par exemple Rastatt).

Le change sur les mandats. Le Gouvernement allemand perçoit sur les mandats expédiés de France *en marks* aux prisonniers, un droit de change de 20 % environ. Ainsi un prisonnier à qui sa famille expédie un mandat de 52 mks 63 pf. touche de l'officier payeur du camp 40 mks. 50 pf. (Exemple pris au camp de Chemnitz).

Cette perception du change irrite beaucoup les prisonniers qui s'estiment lésés; plusieurs refusent de toucher leurs mandats. Nous leur avons expliqué que leur refus ne

résoudrait pas la question et qu'en attendant ils feraient mieux d'accepter ce qu'on leur donne.

La nourriture. Il n'est certainement pas exact de dire que les prisonniers français meurent de faim dans les camps principaux que nous avons visités ; la nourriture nous a paru suffisante en quantité, mais les prisonniers français ne peuvent se faire à la qualité de la cuisine des camps, qui consiste à cuire tout à la fois dans une chaudière, le maïs, la morue, les pommes de terre et les betteraves.

Ces éléments sont en eux-mêmes de bonne qualité, mais quand ils sont cuits ensemble, le tout prend un goût de morue, et les prisonniers le déclarent immangeable. Si on pouvait séparer les aliments pour les cuire, les prisonniers pourraient manger avec plaisir au moins une partie de ces mets, tandis qu'actuellement ils jettent les aliments qu'on leur donne, ce qui irrite les commandants de camps.

Nous avons demandé au ministère de la Guerre et aux commandants de camps de laisser aux prisonniers la liberté de cuire à leur guise les aliments que l'administration militaire leur fournit. A Chemnitz, à Rastatt, à Wiessmoor et à Weitmoos, où cette liberté existe, il y a beaucoup moins de plaintes sur la nourriture. Dans ces derniers camps, la morue et les betteraves sont cuites à part, et les prisonniers qui ne veulent pas en manger n'en mangent pas. Dans les autres camps, la réalisation de cette cuisson séparée des mets vient se heurter à des difficultés pratiques qui, nous l'espérons vivement, pourront être surmontées.

Le pain noir, 200 à 300 gr. par prisonnier, est supérieur en quantité à celui que mange la population civile allemande, qui touche 175 gr. par jour, mais le pain des prisonniers est de qualité plus grossière, contenant des particules de pommes de terre. Les prisonniers ont en moyenne de la viande fraîche une fois par semaine et de la viande salée deux fois par semaine. Dans chaque camp nous avons pris comme document les menus de la semaine, signés des cuisiniers français.

Chaque fois que nous avons demandé aux prisonniers français : « Que désirez-vous le plus recevoir de vos familles

niers, le ministère de la Guerre allemand nous offrit de voir encore quelques camps principaux : Puchheim, Hohen-Asperg, Rastatt, ce que nous avons accepté.

Nous avons pratiqué de la manière suivante pour la visite des camps :

Nous avons vu l'installation générale, nous avons visité les prisonniers à l'infirmerie ou au lazaret ; dans les camps de travail, nous avons été dans les chantiers pour nous rendre compte exactement des conditions de travail.

Puis nous avons réuni les chefs de chantiers, des équipes au repos, nous avons demandé des renseignements précis aux hommes les plus mûrs et les plus pondérés, les mettant en garde contre toute exagération ou toute inexactitude, de façon à obtenir une documentation modérée, mais correspondant à la réalité.

Pour ce qui concerne certains camps de travail où nous n'étions pas autorisés à pénétrer pour raisons militaires, ou certains camps de travail où nous n'avons pu nous rendre pour des raisons pratiques, nous avons noté minutieusement les témoignages des prisonniers venant de ces camps, nous n'avons jamais accepté de témoignage de seconde main.

Enfin, en présence du commandant du camp et d'un représentant des prisonniers, nous avons discuté les points litigieux.

Pendant tout notre voyage, nous avons été accompagnés par le capitaine baron de Rolshausen et par le médecin d'Etat-Major Dr Marth.

Nous leur adressons ici nos hommages reconnaissants pour l'amabilité qu'ils n'ont cessé de nous témoigner pendant les semaines que nous avons été appelés à vivre ensemble. Nous remercions spécialement le capitaine baron de Rolshausen pour le zèle inlassable qu'il mit à combiner nos itinéraires et nos horaires.

ou des sociétés de secours de France ou de Suisse ? » ils nous ont répondu : « Des vivres ». Et chaque fois que nous leur avons fait remarquer que malgré leurs plaintes sur la nourriture, le plus grand nombre d'entre eux n'ont pas mauvaise mine, ils nous ont déclaré qu'ils se nourrissaient des colis qu'ils reçoivent.

Nous sommes persuadés qu'avec les difficultés de ravitaillement actuel du peuple allemand, on ne peut guère espérer changer beaucoup la nourriture des prisonniers français ; le principal est qu'ils reçoivent bien leurs colis et c'est actuellement le cas, sauf en ce qui concerne les envois collectifs de pain.

II

LES CAMPS DE TRAVAIL

Il y a en ce moment en Allemagne plus de 100,000 camps de travail, où sont occupés en proportions variables les prisonniers français, russes, belges, anglais et serbes.

Les camps de travail ne sont pas, comme on pourrait le croire, dans le voisinage du camp principal dont ils dépendent, mais souvent à plusieurs centaines de kilomètres de ce camp (par exemple Brême dépendant de Parchim).

Ces camps se subdivisent en : travaux agricoles, travaux dans les marais, les usines, les mines. Ils sont inspectés plus ou moins fréquemment par la direction du service des prisonniers de guerre de chaque corps d'armée, ou par les commandants des camps principaux.

Les mines et les usines que nous avons visitées n'avaient jamais été vues par aucune personnalité neutre. Les marais avaient été vus par l'Ambassade d'Espagne.

Le *logement*, quoique moins spacieux que dans les camps principaux, est suffisant. Les paillasses pourraient être également changées plus souvent.

Les facilités de lessives sont suffisantes.

Promenades. Dans certains camps de travail, les prison-

niers font des promenades collectives le dimanche, dans d'autres pas.

L'alimentation est meilleure que dans les camps principaux ; les prisonniers dans les mines et les usines étant bien payés peuvent s'acheter facilement des suppléments de nourriture, lorsque les denrées ne sont pas devenues trop rares.

L'habillement des prisonniers est généralement en bon état.

Les colis et les lettres mettent un peu plus de temps qu'aux camps principaux, puisque tout le courrier doit passer par le camp principal, y être censuré et réexpédié dans les camps de travail.

Les mandats : mêmes plaintes sur le change que dans les camps principaux.

Le traitement : les grands camps de travail sont pour la plupart commandés par des officiers subalternes (Feldwebelleutnant).

Les chefs de postes des petits camps de travail sont des sous-officiers, des caporaux, des appointés (Gefreiter) ou même de simples soldats. Ces chefs de postes n'ont pas de compétences disciplinaires, dans plusieurs camps de travail, les prisonniers se sont plaints de violences de la part du chef de poste ou des sentinelles. Nous n'avons pas jugé que ces faits méritassent la peine d'être approfondis, étant donné qu'ils n'étaient pas habituels. En revanche, à la mine de Rothenfeld, nous avons recueilli les témoignages des prisonniers concernant les mauvais traitements dont ils ont à souffrir.

Le ministère de la Guerre à qui nous avons communiqué les plaintes qui nous ont paru le mériter, nous a dit que les sentinelles coupables sont sévèrement punies, et qu'un grand nombre ont été condamnées par le tribunal militaire pour voies de faits contre les prisonniers. Nous sommes entièrement persuadés que le Gouvernement allemand interdit toute violence et que les ordres sont donnés de traiter humainement les prisonniers ; mais il est évident que des sous-officiers ou des sentinelles livrés à eux-mêmes peuvent

être parfois très durs avec les prisonniers. Il arrive que la résistance passive des prisonniers et leur mauvaise humeur à se plier à la règle provoquent des violences de la part des sous-officiers n'ayant pas de compétences disciplinaires.

Plusieurs directeurs de mines ou d'usines nous ont dit avoir fait éloigner du camp des sentinelles trop brutales.

Service médical. Dans les grands camps de travail, le service médical est bien assuré.

Dans les petits camps de travail, surtout dans les petits détachements qui sont envoyés sur les places de travail, il n'y a pas de médecin habitant le camp. Quand un prisonnier se porte malade, le sous-officier chef de poste l'envoie chez le médecin du village voisin ; dans les cas graves, on fait appeler le médecin. Nous avons eu quelques plaintes de prisonniers qui ont dû attendre plus de quinze jours une visite médicale, le chef de poste étant seul juge de la nécessité d'une consultation médicale ; pourtant nous avons la conviction que tous les cas graves ont été soignés de suite.

1. Travaux agricoles

Les prisonniers qui sont ou qui ont été chez des agriculteurs et que nous avons interrogés, n'ont pas à se plaindre.

Ils jouissent d'une liberté relative ; nous en avons vu conduisant des chars ou des bœufs, d'autres travaillant aux champs sans surveillance. Ils sont répartis par petits groupes, leur gardien est le gendarme de la localité, qui a l'œil sur eux. Les inévitables conflits personnels entre employeurs et employés sont rares. Le logement des prisonniers occupés aux travaux agricoles est généralement suffisant ; leur alimentation est celle du paysan allemand, simple, mais substantielle. En cas de maladie grave, les prisonniers rentrent au camp principal ou vont dans un lazaret qui en dépend.

2. Camps de marais (Moorlager)

Dans certains camps de marais, les prisonniers travaillent toute l'année, par exemple Wiessmoor-Aurich, Weitmoos-Eggstädt ; dans d'autres, ils travaillent seulement pendant l'hiver, par exemple à Bollingstädt et Schiffsdorf, dépendant de Parchim, et quand la saison des travaux des champs est venue, ils sont répartis chez les agriculteurs.

Dans ces Moorlager, les prisonniers, hommes de toutes professions, sont occupés à drainer des terrains marécageux ; ceux que nous avons vus étaient dans les endroits intermédiaires entre la tourbe et le marais.

Les uns travaillent au sec, d'autres dans des sols gluants et humides, d'autres ont les pieds dans l'eau, mais touchent pour ce travail une paire de bottes. Ces bottes les protègent de l'eau proprement dite, mais pas de l'humidité.

Bien que les prisonniers se plaignent, le travail ne nous paraît pas excessif en quantité dans ces camps-là.

Morbidité. Nous avons relevé dans les registres d'infirmerie de ces camps de marais, surtout des affections polycliniques et des maladies rhumatismales. La morbidité n'est pas élevée.

Intellectuels. Les intellectuels ont été depuis quelque temps triés des camps principaux et envoyés dans les marais à titre de représailles. Nous pensons qu'il n'y a pas trop lieu de s'inquiéter de ces mesures, les prisonniers dans les camps de marais étant encore bien favorisés en comparaison de leurs camarades qui sont forcés de travailler dans les mines. Il y a en outre cet avantage pour les autres prisonniers à n'être pas séparés complètement des intellectuels, c'est que ceux-ci, par leur éducation supérieure, leur résistance morale plus forte peuvent avoir une influence incontestable sur les autres.

Nous ne pouvons parler des marais de la Prusse Orientale et de la Pologne, mais nous pouvons affirmer que si les étudiants y sont traités comme dans les marais de Wiessmoor et de Weitmoos, leur situation n'est pas trop dure.

3. Usines

Les prisonniers y sont traités comme les ouvriers allemands, et en conformité des lois allemandes sur le travail dans les usines. Les hommes de métiers, mécaniciens, ajusteurs, monteurs, etc. sont occupés à des travaux spéciaux ; leur travail nous paraît être normalement réglé.

Les prisonniers de toutes professions sont utilisés comme manœuvres ; ils se sont souvent plaints de la dureté du travail ; nous croyons qu'ils le font sans raison, et que ce travail n'est pas exagéré, bien que les prisonniers aient de la peine à s'habituer au travail de nuit.

4. Usines travaillant pour l'armée

Les prisonniers du camp de Parchim nous ayant déclaré qu'ils avaient été forcés de travailler dans les usines de munitions et de sous-marins, nous avons transmis les plaintes de ces prisonniers au ministère de la Guerre à Berlin, et nous avons demandé de pouvoir nous entretenir avec les prisonniers d'une usine travaillant pour l'armée sans pénétrer dans l'usine proprement dite, pour nous rendre compte du traitement auquel ils sont soumis.

Le ministère de la Guerre a accédé à notre demande en nous désignant la fabrique de canons et de munitions Ehrhard à Düsseldorf.

5. Mines

Pour descendre dans les mines, nous avons revêtu des costumes de mineurs ; après le traditionnel « Glück auf », nous sommes entrés dans l'ascenseur et sommes allés jusqu'au fond des galeries où travaillent les prisonniers fran-

çais, pour bien nous rendre compte de leurs conditions de travail.

La question des mines est une question très importante, puisqu'un nombre considérable de prisonniers français sont forcés d'y travailler. Nous ne pouvons fixer combien de milliers s'y trouvent en ce moment, nous pouvons dire seulement que dans la région du septième corps d'armée, soit la région de Werl-Senne-Münster-Friedrichsfeld, il y a plus de 60 mines occupant des prisonniers français. C'est également le cas partout où il y a des mines dans le territoire de l'Empire.

On trouve dans ces mines, à côté d'une minorité de mineurs de profession qui sont là bien à leur place, un grand nombre d'hommes de toutes professions : cultivateurs, comptables, commerçants... les étudiants y sont l'exception.

Pour ces prisonniers, bien que les heures et les conditions de travail soient les mêmes que pour les mineurs allemands, le Dr Blanchod trouve que le travail dans la mine est excessif, seuls les plus résistants s'y habituent et encore avec beaucoup de peine. Le Dr Speiser pense que quoique le travail soit pénible, un homme bien portant peut s'y habituer.

Bien que ces prisonniers soient traités comme des mineurs allemands, qu'ils profitent des mêmes installations sanitaires, et qu'ils soient bien payés, il est dur pour des hommes de 20 à 35 ans habitués à une vie sédentaire ou à une vie de plein air, de travailler dans la mine.

Dans les mines où nous avons essayé d'établir une statistique, nous avons trouvé que le 40 % environ des prisonniers a déjà dû être évacué pour accidents, maladies, faiblesse, inaptitude au travail. Ce chiffre prouve qu'un grand nombre d'hommes ne supportent pas le travail dans les mines et que l'on doit renvoyer dans les lazarets et les camps principaux les hommes incapables d'accomplir ce travail.

La mine de houille de Ewald nous a paru la plus pénible pour les prisonniers, à cause de la profondeur des chantiers, de la chaleur et de l'aération relative dans les galeries d'avan-

cement. Ils restent en outre douze heures dans la mine deux fois par semaine.

Dans toutes les usines et les mines que nous avons vues, les prisonniers nous ont affirmé qu'il est interdit d'écrire à leurs familles l'endroit où ils se trouvent et le travail qu'ils font ; ils datent leurs lettres du camp principal dont ils dépendent. Il ne nous paraît pas juste que les prisonniers qui travaillent depuis plus d'un an dans les mines soient obligés de laisser croire aux leurs qu'ils sont dans un camp principal, dont nous avons décrit les belles installations avec théâtre et cinéma.

Nous nous plaisons à reconnaître que dans tous les camps et chantiers visités par nous, les officiers commandants apportent, ainsi que nous le consignons dans les rapports spéciaux, un esprit bienveillant dans leurs relations avec les prisonniers et qu'ils s'efforcent de rendre leur travail aussi supportable que possible.

Par rapport à la population totale des camps, les plaintes recueillies par nous lors de nos visites ne sont pas très nombreuses.

B. RAPPORTS SPÉCIAUX

I

CAMPS PRINCIPAUX

1. Wittenberg (Brandenbourg)

Visité le 3 avril 1916

Wittenberg est situé à environ 65 kilomètres au nord de Halle. Ce camp est à 200 mètres de l'Elbe; du camp on ne voit pas la rivière, le terrain étant tout à fait plat. Ce camp de baraques est entouré de plusieurs ceintures de fil de fer barbelé.

Il a été plusieurs fois visité par les neutres.

Effectif : 4,103, dont : 1 prêtre, 440 sous-officiers français, 3,321 soldats français et 341 prisonniers civils (tous mobilisables).

En outre, un très grand nombre de prisonniers russes et anglais dont nous n'avons pas déterminé le chiffre.

Logement. Les prisonniers sont logés dans de grandes baraques en bois avec planchers. Elles sont divisées en deux moitiés dans le sens de la largeur, chaque moitié contenant environ 100 hommes. Les dimensions des baraques sont suffisantes pour leur peuplement. L'aération est bonne. On a distribué pour l'hiver du charbon aux prisonniers, qui ont pu se protéger contre le froid. La propreté est bonne, il n'y a point de vermine.

Mesures de désinfection. Les prisonniers passent en arrivant au camp à la désinfection. Dans une baraque très bien comprise, les prisonniers se déshabillent, leurs vêtements passent à l'étuve ; les prisonniers sont douchés à l'eau

chaude et retrouvent leurs vêtements stérilisés à la vapeur. Une chambre à soufrer sert à lutter contre la vermine ; on y met les vêtements ; elle fonctionnait au moment de notre passage. Contre les puces, les prisonniers sont frottés au vinaigre de sébadille.

Couchage. Les paillasses sont remplies de fibres de bois ; elles sont peu garnies et pourraient être changées plus souvent. L'odeur légèrement âcre de la fibre de bois éloigne la vermine. Les châssis de bois sont disposés de telle façon que deux hommes couchent l'un au-dessus de l'autre. Les hommes ont deux couvertures ; la moitié de ces couvertures sont usagées et petites.

L'eau est bonne et en quantité suffisante.

Toilette. Deux robinets placés près de chaque baraque permettent aux prisonniers de se laver.

Douches. Une fois par semaine, les prisonniers passent à la douche (chaude en hiver).

Lessive. Les prisonniers lavent leur linge dans un petit bassin placé près d'un des robinets de chaque baraque. Ils ne reçoivent pas de savon et le paient 35 pfennigs le morceau à la cantine, où il manque souvent. Nous avons demandé que les lavoirs soient plus largement installés et que les prisonniers touchent du savon.

W. C. Suffisants. Système à tinettes. Désinfection tous les huit jours au chlore. Les tinettes sont vidées par les prisonniers dans des chariots de métal ; les gadoues sont enterrées à deux kilomètres du camp. Depuis quelque temps, des chevaux sont attelés aux chariots et les prisonniers n'ont plus besoin de les tirer eux-mêmes comme auparavant.

Promenades. Les prisonniers se promènent dans l'espace entre les baraques, mais ils ne peuvent pas passer d'une baraque à l'autre, celles-ci étant séparées par des fils de fer barbelés. L'espace est restreint, il n'y a point d'ombrage, le sol est poussiéreux. La durée des promenades autour de la baraque est facultative. Il n'y a pas de promenades collectives hors du camp.

Alimentation. Les vivres sont fournis par l'administration

militaire. Les cuisiniers sont français, russes et anglais, mais ils sont obligés de cuire d'après les ordres que donne un officier allemand. Les pommes de terre, l'orge, les fèves, les harengs sont de bonne qualité. Les hommes se plaignent de la farine de pois et de haricots et surtout de la farine de pomme de terre, qui fermentent rapidement. Quantité journalière de pain : 250 à 300 grammes de pain de guerre. Les prisonniers ont de la viande trois fois par semaine. Jusqu'au mois dernier, 120 grammes, depuis le 1^{er} avril 80 grammes.

Cantine. Bien fournie aux prix normaux, étant donnés les prix élevés actuellement en Allemagne. Les hommes aimeraient avoir la possibilité de chauffer les aliments personnels qu'ils reçoivent. Ils désirent construire des fourneaux et obtenir le charbon ou le bois nécessaires. Le commandant du camp nous a dit que les fourneaux étaient en construction.

Habillement. Chaque prisonnier reçoit deux chemises, deux caleçons, deux paires de chaussettes, un essuie-mains. Ce linge est en assez bon état. Les uniformes usés sont remplacés par des vêtements civils, munis de bandes de drap jaunâtre larges de quatre doigts aux manches, dans le dos et sur la couture du pantalon. Les habits civils que reçoivent les prisonniers de chez eux sont colorés de bandes de couleur jaune à l'huile. Il n'y a pas de nécessaires de raccommodage. Chaque homme a une paire de chaussures. Le képi est muni d'une plaque d'identité au-dessus de la visière. Les képis usagés sont remplacés par des casquettes civiles peintes tout le tour d'une bande jaune. Une revue est passée régulièrement ; le prisonnier qui a besoin de linge ou de vêtements n'a qu'à en réclamer à l'autorité allemande.

Discipline. Le commandant est bienveillant ; les prisonniers sont unanimes à déclarer que leur situation s'est bien améliorée depuis l'arrivée du nouveau général. Les prisonniers se plaignent du lieutenant-interprète, qui s'occupe aussi de la censure et n'agit pas toujours dans un sens favorable à leurs intérêts. Il n'y a actuellement aucune violence ou brutalité envers les prisonniers. Ceux-ci ont le droit de se

plaindre au commandant. Les hommes de garde sont accompagnés dans leurs rondes de jour et de nuit par des chiens policiers et sont armés de fusils russes et français. Les punitions consistent en arrêts simples dans une cellule claire, avec nourriture complète, et en arrêts de rigueur dans une cellule obscure, au pain et à l'eau, la nourriture complète étant redonnée tous les trois jours. La peine du poteau n'est plus infligée du tout, ni le garde-à-vous au mur, ni le peloton avec fardeau, à Wittenberg. Les prisonniers punis sont transférés pour quelque temps à la troisième compagnie de discipline ; ils ne reçoivent pas de correspondance, on leur donne seulement les denrées périssables de leurs colis.

Travaux. Outre les nombreux camps de travail qui dépendent de Wittenberg, les prisonniers du camp principal sont astreints à des travaux agricoles, des travaux sur les voies ferrées ou dans les usines. Les prisonniers déclarent que le travail à la fabrique de nitrate tiré de l'air, à deux kilomètres de Wittenberg, et surtout le travail de nuit dans cette fabrique, est spécialement pénible. Le dimanche matin, le travail est obligatoire dans cette usine. Les prisonniers sur les voies de chemin de fer travaillent onze heures par jour, y compris le trajet. Les sous-officiers sont astreints au travail. Les prisonniers qui refusent de travailler vont à la compagnie de discipline mentionnée plus haut. Les salaires sont de 30 pfennigs par jour (travaux agricoles), de 65 pfennigs par jour (dans les usines) ; les ouvriers spécialistes peuvent gagner davantage.

Cultes et distractions. La messe est dite chaque matin au camp par le prêtre. La *Gazette des Ardennes* est distribuée dans le camp. La musique, le chant et les jeux sont permis. Il y a dans le camp un théâtre et une bibliothèque avec journaux allemands.

Correspondance. Les mandats mettent trois semaines à un mois pour parvenir aux prisonniers. Les hommes qui changent de camp ou vont dans un camp de travail se plaignent de toucher leur argent très difficilement. Plusieurs prisonniers s'estimant lésés par le change actuellement institué par le

Gouvernement allemand, refusent de toucher leurs mandats. Les colis mettent deux à trois semaines en moyenne. Ils arrivent bien et sont ouverts devant les prisonniers français occupés à la censure. Le travail de ceux-ci consiste, non pas dans la censure proprement dite, mais dans la réexpédition du courrier dans les camps de travail. Le vin et les médicaments, sauf l'huile de foie de morue, sont retirés des colis. Les prisonniers peuvent écrire quatre cartes et deux lettres par mois ; le courrier arrivant n'est pas limité. La correspondance au départ est soumise à un retard systématique de dix jours. Elle est remise de suite à l'arrivée.

Fouilles. Le carnet de notes des prisonniers fut examiné quand ils furent faits prisonniers, mais pas depuis.

Comité de secours. Le caporal Linger du 81^{me} territorial correspond avec l'œuvre du vêtement du prisonnier de guerre et le Bureau de secours aux prisonniers de guerre de Berne. Les secours arrivent régulièrement et sont bien distribués. Il y a environ 180 nécessiteux dans le camp. Ils demandent surtout des vivres. Les envois collectifs de pain sont interdits. Les prisonniers ne peuvent accuser réception à leurs marraines, mais reçoivent bien les envois des dites marraines.

Etat d'esprit des prisonniers. Bon ; les prisonniers ont en général bonne apparence et bonne tenue.

Le lazaret. Au camp de Wittenberg est annexé un grand lazaret composé de baraques ; trois sont réservées en ce moment aux Français, trois aux Russes et trois aux Anglais. Le lazaret forme un tout administratif complètement séparé du camp. Les malades sont bien logés et bien couchés. Ils sont soignés par six médecins français, six médecins russes ; le médecin-chef allemand est le médecin d'état-major Aschenbach. Il y a quatre infirmiers français. Les malades infectieux sont traités dans des baraques d'isolement. Le lazaret a une cuisine spéciale ; un système de wagonnet permet le transport des aliments de la cuisine au lazaret en évitant tout contact. Les malades sont bien nourris ; les débiles ont des régimes plus appétissants que dans le camp. Le linge des malades est lavé à part dans une buanderie. Les médecins

français se plaignent de manquer pour leurs malades de médicaments, surtout de teinture d'iode, d'iodure et de reconstituants.

Actuellement en traitement au lazaret : 47 malades, atteints de bronchites, de gastrites, d'anémie ou d'accidents du travail. Sept blessés sont arrivés récemment de la bataille de Verdun. Il y a en outre seize tuberculeux qui attendent leur internement en Suisse. Quelques-uns de ces cas se sont aggravés depuis le passage de la Commission et ne pourront être transportés.

Depuis la fondation du camp, le 23 septembre 1914, il y a eu plus de 2,000 cas de typhus exanthématique dans le camp. L'épidémie a duré de janvier à juillet 1915, mais est éteinte en ce moment. Il y a eu 46 cas de choléra, quelques cas de dysenterie et quelques cas de trachome. La mortalité dans le camp pour ce qui concerne les Français est la suivante : 85 dont 3 médecins sont morts de typhus exanthématique, 31 sont morts de tuberculose et 8 d'autres maladies. Le typhus exanthématique a causé des morts surtout parmi les Russes, dont 21 sont en outre morts de choléra¹. Le cimetière est annexé au camp. Les tombes sont simples, bien entretenues. Une croix blanche indique les personnalités du décédé.

2. Stendal (Ancienne province de Saxe)

Visité deux fois, soit le 4 et le 18 avril 1916)

Le camp de Stendal se trouve à environ 100 kilomètres à l'ouest de Berlin.

Effectif : 2,490 Français, dont 1 prêtre, 342 sous-officiers, 2,140 soldats, 7 infirmiers.

Le camp est habité en outre par environ 3,000 Russes, Anglais et Belges.

12,000 prisonniers sont dans les camps de travail qui

¹ Ces chiffres de mortalité nous ont été indiqués par le médecin-chef allemand en présence des médecins français.

dépendent de Stendal et n'ont à faire avec le camp que nominativement pour leur correspondance.

Logement. Les baraques sont suffisamment spacieuses. Les paillasses contiennent des lanières de papier, de la paille, de la fibre de bois et du crin végétal. Le contenu des paillasses est rarement renouvelé et désinfecté.

L'eau, les douches, les W.-C., la cantine, l'habillement sont bons. L'étuve à désinfection fonctionne régulièrement.

Promenades entre les baraques.

Alimentation. Les vivres sont fournis par l'administration militaire. Plaintes habituelles sur l'obligation de cuire tous les vivres à la fois dans la même chaudière. Les prisonniers touchent deux fois par semaine du poisson (morue), trois fois par semaine de la viande salée.

Les cuisiniers et les sous-officiers du camp ont refusé de signer les menus de la semaine, certifiant que jamais ils n'ont touché 1,750 grammes de pommes de terre par jour et par homme, comme il est indiqué sur les menus, mais au plus 700 grammes par jour.

Discipline. Le commandant, Colonel Krause, et les officiers sont bienveillants. Aucune plainte sur les sentinelles. La peine du poteau n'est plus infligée.

Travaux. Les prisonniers du camp font des travaux agricoles, des travaux sur la voie de chemin de fer, à la gare de Stendal, dans les usines et fabriques du voisinage.

Un ordre affiché en français, en anglais, en russe et en flamand dans chaque baraque, dit que les hommes seront punis de 14 jours de prison pour refus de travail simple, et que les gardiens ont l'ordre de faire usage de leurs armes pour tout refus de travail grave. Les sous-officiers sont astreints au travail.

Les prisonniers gagnent de 15 à 80 pfennigs par jour suivant le travail exécuté. Les prisonniers emportent une marmite isolante le matin ; leurs aliments sont encore chauds à midi. Les prisonniers disent qu'ils sont bien nourris quand ils travaillent dans les fermes.

Durée journalière du travail : huit heures, trajet non compris.

Les prisonniers dans les camps de travail dépendant de Stendal sont occupés dans des usines, des mines (voir Rotenfeld), ou sont employés dans une usine à munitions (Tangerhütte).

Cultes et distractions. Très bien organisés.

Correspondance. Fonctionne bien.

Tentatives d'évasion. Sont punies de 14 jours d'arrêt de rigueur.

Le *Comité de secours*, présidé par l'adjudant Julien Trumeau, avocat à la Cour d'Appel de Paris, répartit en toute liberté les dons aux nécessiteux.

Le lazaret. Les malades sont soignés par trois médecins allemands, dont le médecin d'état-major Buchholz, et un médecin russe. Il y a 7 infirmiers français. Les malades infectieux sont isolés à l'hôpital de la ville de Stendal. Le lazaret est bien installé ; une buanderie et une étuve lui sont annexées. Les médicaments et le matériel de pansement n'ont jamais manqué. Un médecin-dentiste français plombe et extrait les dents. Il y a actuellement en traitement au lazaret 109 malades dont 30 français. Ces derniers sont atteints, 12 de pleurésie (plusieurs sont sérieusement anémiés), un de pneumonie, 4 de bronchites, un de rhumatismes, 2 d'érésypèle, 2 de troubles mentaux, 2 de grippe.

Les tuberculeux désignés pour être internés en Suisse sont logés à part. Depuis la fondation du camp, il y a eu un cas de typhus exanthématique, beaucoup de Russes ont été atteints de trachomes, 24 Français en ont été atteints par contagion.

Mortalité : 80 Russes et Anglais, 17 Français sont morts au camp, dont beaucoup de tuberculose. Enterrement des prisonniers décédés : honneurs militaires. Une délégation de 16 hommes assiste aux funérailles, le prêtre Henri Bloquet, professeur d'histoire au Collège de Roubaix, préside au culte et fait une allocution sur la tombe.

3. Parchim (Mecklembourg)

Visité le 5 avril 1916

Le camp de Parchim est un grand camp de baraques entouré de fils de fer barbelé. Nous ne nous étendrons pas longtemps sur ce camp de même que sur les camps principaux qui suivent, ceux-ci étant semblables au camp de Wittenberg décrit en détail.

Effectif : 609 Français, dont 2 officiers en passage, 1 prêtre, 70 sous-officiers, 512 soldats, 6 infirmiers et 18 prisonniers civils (non mobilisables).

Il y a dans ce camp un grand nombre de prisonniers russes, belges et serbes.

Dans les camps de travail et dans les places de travail qui dépendent du camp de Parchim, il y a en outre 53,488 prisonniers de guerre français, belges, russes et serbes.

Logement. Bon. Le camp est particulièrement spacieux. Les installations du camp : eau, douche, W.-C., étuves à désinfection, chambre à souffler, cuisine, sont bonnes.

La cantine. Manque de sucre en ce moment.

Alimentation. Comme à Wittenberg tous les aliments sont cuits ensemble dans une même chaudière, ce qui provoque des plaintes des prisonniers.

Habillement. Suffisant.

Correspondance. Le courrier arrive bien avec les restrictions générales déjà mentionnées.

Promenade. La durée des promenades est facultative dans le camp ; l'espace est suffisant. Ombrage : celui des baraques.

Discipline. Le commandant (Colonel Kothe) est bienveillant. Pas de plaintes sur les hommes de garde. Il n'y a pas de chiens policiers, point de brutalité envers les prisonniers. Les prisonniers ont le droit de se plaindre.

Punitions. Elles consistent en arrêts simples et en cellule obscure, sans paille et sans couverture, avec pain, pommes de terre et eau.

La peine du poteau existe au camp de Parchim.

Il n'y a dans ce camp ni la peine du peloton avec fardeau, ni le garde-à-vous au mur.

Cultes et distractions. Bien organisés : un orchestre, une fanfare et un théâtre.

Le *Comité de secours* fonctionne bien, présidé par le prisonnier Commenges.

Travaux. Les prisonniers habitant le camp principal font des travaux agricoles dans le voisinage et des travaux peu importants dans le camp. Les prisonniers détachés sur les camps de travail sont dans des usines, des marais (Bollingstädt et Schiffsdorf), et des fabriques de munitions et de sous-marins (Brême)¹. Une commission classe les hommes en catégories pour les travaux lourds, moyens ou légers. Les hommes se plaignent d'être souvent déclarés aptes à des travaux trop lourds.

Soins médicaux. Le lazaret de Parchim est bien installé. Il y a en ce moment 390 soldats russes et anglais, 68 français et 37 belges en traitement. Il y a parmi eux une centaine de cas de tuberculose, dont 16 Français. Les prisonniers malades dans leur camp de travail ne sont pas compris dans ce nombre. Tandis que dans les baraques, les hommes sont répartis autant que possible par nationalité, au lazaret les malades sont classés par maladie, de sorte que les prisonniers français peu nombreux dans une chambre de russes dont ils ne comprennent pas la langue, souffrent de leur isolement.

Nous avons demandé au médecin d'état-major allemand Bardey, s'il n'était pas possible de réunir davantage ces malades français, comme cela se fait à Wittenberg, par exemple; il nous a répondu que cela compliquerait trop le service médical. 120 prisonniers, dont 30 Français sont morts dans ce camp.

Etat d'esprit des prisonniers. Le moral des prisonniers du camp de Parchim est bon, ils font une impression favorable. Nous parlerons plus loin à propos des camps de marais

¹ Nous avons remis au Ministère de la guerre allemand le résumé des témoignages des prisonniers concernant les usines de Brême.

et des fabriques de munitions de ceux qui ont été dans les camps de travail qui dépendent de Parchim.

4. Havelberg (Brandenbourg)

Camps de civils

Visité le 6 avril 1916

Ce camp est situé à 50 kilomètres au nord-ouest de Brandenbourg.

Effectif : 1 876 Français dont 1 prêtre, l'abbé Lemaire, 1,826 mobilisables, 46 non mobilisables, 3 femmes.

Les prisonniers non mobilisables et les femmes ne sont pas relâchés, étant considérés comme suspects. En outre, un très grand nombre de prisonniers civils russes.

Logement. Baraques, couchage, eau, W.-C., étuve à désinfection, habillement, cantines, correspondance, ne donnent lieu à aucune observation.

Alimentation. Plaintes habituelles sur la cuisson.

Discipline. Le commandant du camp, colonel Blaurock, est un officier remarquable qui fait tout ce qu'il est humainement possible de faire pour améliorer le sort des prisonniers. Chaque semaine, les chefs de baraques lui remettent par écrit les vœux et les réclamations des prisonniers. Le commandant examine tous les cas et cherche à leur donner une solution favorable.

Aucune plainte sur les sentinelles. Pas de chiens policiers.

Travaux. Les prisonniers civils ne travaillent pas ; ils font les nettoyages et le jardinage dans le camp.

Cultes et distractions. Chapelle, théâtre, cinéma, écoles pour jeunes gens sont bien organisés.

Etat d'esprit des prisonniers. Très bon, ils sont reconnaissants de la bienveillance du commandant.

Lazaret. Il y a actuellement en traitement 82 malades, dont 20 Français ; parmi eux 4 tuberculeux et quelques cas de scarlatine.

Depuis la fondation du camp, le 15 avril 1915, il y a eu sept cas de typhus exanthématique. Les malades sont soi-

gnés par le médecin allemand Hirschberg. Sont morts dans le camp : 103 prisonniers, dont 40 Français, la plupart tuberculeux.

5. Puchheim (Bavière)

Visité le 26 avril 1916.

Ce camp principal est situé à 18 kilomètres au Nord-Ouest de Munich, sur la place d'aviation.

Effectif : 15,014 Français, dont 2 aumôniers, 1,200 sous-officiers et soldats, 12 infirmiers. — 13,800 prisonniers russes et français sont répartis dans les camps de travail qui dépendent de Puchheim.

Logement et installations du camp. Bons, les paillasses n'ont pas été changées depuis octobre 1914 pour les prisonniers arrivés à cette date dans le camp.

Alimentation. Obligation de cuire les aliments, sur l'ordre du sous-officier allemand, tous à la fois dans une chaudière. Les prisonniers ont des fourneaux pour cuire leurs aliments personnels.

Habilllements. Fournis largement par les magasins du camp. Pas de vermine.

Discipline. Commandant bienveillant, aucun mauvais traitement de la part des sentinelles. Les chiens policiers accompagnent les rondes hors du camp. Arrêts simples dans local éclairé. Arrêts de rigueur dans cellules obscures, au pain et à l'eau; tous les quatrièmes jours, nourriture normale.

Les tentatives d'évasion sont punies de 14 jours de cellule. Actuellement en punition trois prisonniers français.

Punitions collectives. Lorsqu'il y a une infraction dans une baraque et qu'on ne trouve pas le coupable, les camarades de chambrée sont privés de colis et de lettres pour une durée maximum de 15 jours.

Travaux. Terrassements, assainissement et drainages de terrains.

Dans les camps de travail dépendant de Puchheim, les prisonniers font à Gross-Karolinenfeld des canaux d'irrigation, à Beinried des travaux de culture, à Odelshausen. ils creusent un canal.

Les *cultes*, les *distractions*, la *correspondance*, le *Comité de secours* fonctionnent bien.

Etat d'esprit des prisonniers : bon.

Au *lazaret*, il y a actuellement 114 malades [dont 39 Français. Plusieurs cas de tuberculose. Ils sont traités par le médecin-chef allemand Martin.

80 prisonniers français se présentent en moyenne chaque jour à l'infirmierie. 4 tuberculeux doivent partir pour la Suisse.

37 prisonniers sont décédés dans ce camp, dont 3 Français.

6. Chemnitz-Ebersdorf (Saxe)

Visité le 23 avril 1916

Effectif : 2,576 Français, dont 1 prêtre, 124 sous-officiers, 2,435 caporaux et soldats, 16 caporaux et soldats sanitaires.

Sont en outre dans le camp 485 soldats russes et anglais.

Logement. Contrairement aux camps de baraques que nous avons décrits jusqu'ici, le camp principal de Chemnitz occupe les bâtiments d'une caserne d'artillerie de construction récente.

Certains prisonniers sont logés dans de vastes chambres, d'autres dans les écuries. Tous ces locaux font bonne impression.

Alimentation. Les prisonniers cuisent les aliments à leur guise ; il y a beaucoup moins de plaintes qu'ailleurs. Ils ont en outre un fourneau par compagnie pour cuire leurs aliments personnels.

Il n'y a pas d'observation à faire sur les places de couchage, l'eau, les douches, les W.-C., l'habillement.

Les *cultes et distractions* sont bien organisés.

La *correspondance* avec la France se fait bien. La plupart des prisonniers de ce camp étant originaires du Nord de la France, occupée par les armées allemandes, peuvent correspondre avec ces régions, mais ils ne peuvent donner en France des nouvelles de ceux restés en pays occupés. Plusieurs prisonniers, malgré de multiples lettres envoyées dans ces régions, n'ont pas reçu de réponse de leurs familles. Nous les avons avisés qu'ils pourraient s'adresser à la Croix-Rouge de Francfort pour des démarches officielles.

Depuis trois mois, il est interdit aux prisonniers de correspondre avec les mairies en Suisse.

Promenade. Les prisonniers peuvent se promener dans le camp suffisamment spacieux. Pas de promenade collective en dehors du camp. Il y a un vaste champ de sport près du camp.

Discipline. Il n'y a pas de mauvais traitements de la part des sentinelles, les punitions consistent en cellule, au pain et à l'eau avec nourriture normale tous les quatrièmes jours. Le prisonnier puni est privé de colis et de correspondance. La peine du poteau a été supprimée depuis un an, par contre la peine du peloton avec fardeau existe : le prisonnier est amené sur le terrain d'exercice chargé d'un sac de quinze kilogs. Un feldwebel allemand commande un $\frac{1}{4}$ d'heure de pas accéléré, un $\frac{1}{4}$ d'heure de pas de gymnastique et accéléré, un $\frac{1}{4}$ d'heure de pas de gymnastique et de mouvements à genoux et couché, $\frac{1}{4}$ d'heure de gymnastique. Entre chaque $\frac{1}{4}$ d'heure, le prisonnier a 2 à 3 minutes de repos. Dans certaines compagnies un adjudant sous-officier français assiste à l'exécution de la peine.

Travaux. Les prisonniers du camp font des travaux de terrassement, tirent des voitures chargées de pierres, de sable et de terre, 5 hommes par voiture. Jusqu'il y a 15 jours les prisonniers faisaient huit heures de travail, maintenant ils font 9 heures $\frac{1}{2}$ de travail. Les prisonniers occupés à des travaux de drainage quittent le camp à 5 heures 45 du matin et rentrent à 7 heures le soir. Ils touchent 6 à 9 pfennigs par jour, défalcation faite de ce qui est retenu par la Kommandatur sur leur salaire.

Dans les camps de travail qui dépendent de Chemnitz, les prisonniers sont occupés aux industries textiles, aux verreries, aux ateliers de constructions mécaniques dans les usines, dans les mines de houille et de charbon (voir mine de Oelsnitz).

Etat d'esprit des prisonniers. Bon.

Lazaret. Les prisonniers sont traités par trois médecins allemands bienveillants et par les infirmiers français. Certains médicaments et matériel de pansement sont payés par le comité de secours (sinapismes, leucoplasme, genouillères bandages herniaires).

Il y a en ce moment en traitement 124 malades, dont 61 Français et 43 Russes. En outre 22 tuberculeux (14 Français et 8 Russes) sont en traitement dans une chambrée séparée.

Il y a eu au camp de Chemnitz une épidémie de typhus exanthématique dont furent atteints 94 Français et 379 Russes, 14 Français et 129 Russes furent en outre déclarés suspects. 13 Français et 14 Russes sont morts du typhus exanthématique. La mortalité totale pour cette maladie s'est élevée à 5,9 %, la mortalité des Français à 13,82 % et la mortalité des Russes à 3,7 %. Ces chiffres nous ont été fournis par le médecin-chef allemand du camp.

Indépendamment de ceux morts de typhus exanthématique, 13 soldats français et 25 prisonniers civils français sont morts dans le camp; beaucoup des suites de pneumonie et de tuberculose.

7. Hohen-Asperg (Würtemberg)

Le camp de Hohen-Asperg est une forteresse située sur une hauteur à environ 20 kilomètres au nord de Stuttgart.

Visité le 28 avril 1916

Cette forteresse, autrefois occupée par les troupes allemandes, a servi pendant ces dernières années d'asile d'aliénés, spécialement pour les détenus atteints d'aliénation men-

tale ; ceci explique les fenêtres grillées du camp. La forteresse entourée de fossés est divisée en deux parties : a) une partie des bâtiments est occupée en ce moment par 328 prisonniers de guerre français ordinaires (sous-officiers et soldats) ; b) dans l'autre partie sont 188 prisonniers de guerre français et de nombreux russes qui ont essayé de s'enfuir du Wurtemberg. Ceux qui ont fait des tentatives de fuite n'ont pas le droit de s'entretenir avec les autres prisonniers. Nous les avons interrogés séparément et traitons ci-dessous l'une après l'autre ces deux catégories.

Traitement. Le commandant du camp, lieutenant von Georgi est un officier bienveillant qui fait ce qu'il peut pour améliorer le sort des prisonniers. Aucune violence de la part des sentinelles.

Le *médecin civil* vient tous les deux jours au camp ; il est bienveillant également. Les malades graves vont à l'hôpital de Ludwigsbourg. Il y a 12 malades en ce moment à l'infirmerie, dont 8 Russes et 4 Français. Un prisonnier est mort de la tuberculose depuis la fondation du camp.

A. *Prisonniers ordinaires.* Sont logés dans des locaux suffisamment spacieux, un peu sombres à cause de l'épaisseur des murs et des grillages, mais qui font une bonne impression.

Les *paillasses* contenant des copeaux de bois sont sur des châssis ; les prisonniers ont été autant que possible répartis en catégories ; les intellectuels sont logés ensemble. Dans chaque chambre il y a de l'eau et des cuvettes en suffisance.

Les *bains*, l'*étuve à désinfection* fonctionnent normalement et servent aux deux catégories de prisonniers.

Les *latrines* sont du système à tinettes, vidées chaque jour. Il n'y a pas de tinettes dans les chambrées.

Promenades. Les prisonniers peuvent sortir dans la cour de la forteresse plantée d'arbres jusqu'à 7 heures du soir. Cette cour est assez grande.

Distractions. Théâtre, orchestre, ateliers de sculpteurs, bibliothèque. Des cours de français et d'anglais ont été donnés pendant tout l'hiver par des instituteurs ou des étudiants. Ces distractions et ces travaux intellectuels sont

arrêtés depuis que les intellectuels sont astreints au travail.

L'alimentation est la même que dans les autres camps; cependant les prisonniers faisant la cuisine à leur guise, il y a beaucoup moins de plaintes qu'ailleurs.

La *cantine* est suffisamment fournie.

Travail. Les prisonniers sont occupés aux travaux agricoles dans le voisinage de la forteresse; en outre 11.500 prisonniers sont dans des camps de travail dépendant du camp principal de Hohen-Asperg, et font également des travaux de cultivateurs.

La *correspondance* arrive normalement et met quinze jours environ pour venir de France.

Les *locaux disciplinaires* sont suffisants, clairs. Quatre prisonniers français y sont actuellement détenus, dont deux pour résistance à une sentinelle.

Etat d'esprit des prisonniers. Bien que les prisonniers n'aient à se plaindre de rien de sérieux, ils semblent avoir plus le « cafard » qu'ailleurs, peut-être parce que le plus grand nombre est là depuis l'automne 1914 et qu'il y a eu peu de mutations, peu de changements dans la vie du camp; la forteresse est aussi plus fermée au monde extérieur que les autres camps que nous avons visités.

B. *Prisonniers ayant tenté de s'évader :*

Logement. Ils sont logés dans des locaux assez grands; les paillasses sont, le jour, entassées dans le milieu des pièces, et, le soir, étendues sur le plancher.

Les *locaux disciplinaires* sont suffisamment éclairés par une petite fenêtre à la partie supérieure du local. Il y a une tinette dans le local.

Les *W.-C.* sont du système à tinettes également. Pas de tinette dans la chambre.

Promenades. Les prisonniers pendant les mois d'août, septembre et octobre 1915, disent avoir été autorisés à sortir une heure par jour seulement dans la cour de la forteresse.

Pendant les mois de novembre et décembre, ils purent sortir librement dans la cour.

Depuis décembre, ils sortent une heure le matin et une heure l'après-midi dans la cour. Nous avons demandé d'augmenter ces heures de sortie. Le commandant nous a assurés que ces heures seraient augmentées dès qu'il sera prouvé que les prisonniers se conduisent bien. En effet, à la suite d'une *évasion* dont les prisonniers furent complices sans vouloir se dénoncer, tous les prisonniers des chambrées suspectées furent punis de 14 jours de cachot et de 15 jours de privation de correspondance.

La *correspondance et les colis* arrivent bien. Ils sont défendus pour trois mois aux prisonniers qui ont réitéré leurs tentatives d'évasion ; en ce moment, trois hommes en sont privés.

Travail. Les prisonniers travaillent très peu à cause de la difficulté de la surveillance.

Etat d'esprit des prisonniers. Réclameurs, ces hommes ne se rendent pas assez compte que par leurs tentatives de fuite, ils sont l'objet d'une surveillance plus spéciale que les autres prisonniers. Nous croyons qu'une liberté plus grande de sortir dans la cour améliorerait beaucoup leur état d'esprit.

8. Rastatt

Camp de civils

Visité le 29 avril 1916

Le camp de Rastatt est une grande forteresse du XIV^{me} siècle, divisée en trois parties :

- a) Le « Zeughaus » occupé par 949 prisonniers français.
- b) Le « Bastion 20 » occupé par 387 prisonniers français.
- c) La « Friedrichsfeste » occupée par 1,263 prisonniers.

Dans ces 1,263 prisonniers de la Friedrichsfeste sont compris trente femmes et cinq enfants. Outre ces prisonniers actuellement au camp, 279 sont occupés à des travaux agricoles et 208 à des travaux industriels hors du camp.

Ce camp sert soit de camp principal pour les prisonniers, la

plupart venant du département du Nord, mobilisables et non mobilisables suspects, soit de camp de passage pour les femmes et les enfants qui y font une quarantaine de deux mois avant d'être évacués des régions occupées en France.

Logement. Les prisonniers sont logés dans les casemates, les bastions et les caponnières de la forteresse.

Les locaux aux parois de pierre épaisses de plusieurs mètres sont voûtés, les voûtes sont blanchies à la chaux et supportent une forte couche de terre plantée d'herbe ; le sol est cimenté ou dallé. Les fenêtres sont grillées et placées à la partie supérieure des pièces. La lumière électrique a été installée. Les prisonniers ont pu se protéger du froid par le chauffage en hiver.

Nous avons l'impression que le meilleur parti possible a été tiré de ces logements si difficiles à rendre habitables.

Dans les casemates et les bastions, l'espace nous paraît suffisant. Les caponnières (couloirs circulaires voûtés) sont un peu surpeuplées ; étant donné la petitesse des fenêtres, l'aération ne peut se faire que par la porte, ce qui en hiver n'est pas pratique.

Les *paillasses* sont sur des châssis de bois, les prisonniers couchant trois les uns au-dessus des autres ; elles contiennent du varech, de la fibre de bois et de la mousse. Les prisonniers ont deux couvertures. Les évacués de passage ont des locaux plus spacieux et des places de couchage non superposées.

Les W.-C. sont dans la cour. Pendant la nuit, les prisonniers étant enfermés dans les casemates utilisent les W.-C. placés hors des chambrées, mais près de l'escalier qui y accède. Les prisonniers s'étant plaints de l'odeur des W.-C. en été surtout, nous avons soumis la question au commandant qui ne pense pas pouvoir laisser les casemates ouvertes la nuit, pour cause de surveillance.

L'eau est en quantité suffisante et de bonne qualité.

Douches : une ou deux fois par semaine. Les prisonniers font leur toilette journalière dans des cuvettes, une pour quatre hommes, ou dans des gamelles fabriquées par eux-mêmes.

Promenades. Les prisonniers passent leurs journées dans la cour de la forteresse quand il fait beau ; ils demandent à faire des promenades collectives hors du camp. Le commandant à qui nous avons soumis la chose, examinera la question.

Alimentation. Les prisonniers font la cuisine eux-mêmes ; ils cuisent la morue à part, ils se déclarent satisfaits de cette mesure qui a amélioré leur alimentation dans une notable mesure. Les prisonniers n'ayant pas de fourneaux pour cuire leurs aliments personnels demandent à en avoir un par compagnie ; le commandant examinera la question.

Habillement. Les prisonniers touchent de l'administration militaire les vêtements et le linge dont ils ont besoin.

Soins médicaux. Le lazaret du camp est bien installé dans un bâtiment de date plus récente.

Deux médecins allemands, 6 sœurs infirmières allemandes et 3 infirmiers français y assurent le service.

Traitement au lazaret : bienveillant.

Du 20 mai 1915 au 28 avril 1916, 1,040 malades ont été en traitement au lazaret ; il y a eu 21 cas de mort depuis la fondation du camp, soit depuis le 1^{er} février 1915. Sauf deux, une néphrite et un empoisonnement alimentaire, tous sont morts de tuberculose. Il y a en ce moment au lazaret 61 malades français, la plupart sont atteints de rhumatisme ou de maladies rhumatismales : pleurésie, névrite. En plus des malades actuellement en traitement, 35 malades sont dans une pièce séparée, désignés pour aller en Suisse.

6 malades plus gravement atteints sont en traitement à l'hôpital de Raslatt.

Secours aux nécessiteux. Le comité de secours distribue les envois reçus à environ 600 nécessiteux.

Discipline. Le commandant du camp, Major von Bauer, est un homme énergique et bienveillant qui fait, au dire des prisonniers, tout ce qu'il peut pour améliorer leur sort. M^{me} von Bauer s'occupe des femmes et des enfants du camp. Chaque prisonnier a le droit de s'entretenir personnellement avec le commandant quand il passe dans la cour et de lui soumettre ses desiderata.

Les sous-officiers et les sentinelles ne donnent lieu à aucune plainte.

Punitions. Il y a peu d'hommes punis dans le camp, la peine la plus forte est 3 jours de cachot.

Travaux. Les prisonniers civils font les corvées ou sont occupés aux ateliers du camp, menuiserie, etc.

Les volontaires font des travaux hors du camp.

Distractions. Bibliothèques, cinéma, théâtre, marionnettes, jeux de boules, jeux de quilles ; le commandant s'est ingénié à procurer aux prisonniers toutes les distractions possibles.

Une école est très fréquentée ; des cours spéciaux pour les illettrés ont été institués.

Correspondance. Le courrier arrive bien, il vient de France en 7-10 jours, les lettres qui vont en France mettent 17-20 jours. Comme dans les autres camps, la correspondance entre les nécessiteux et les marraines est soumise à des restrictions, les prisonniers n'étant pas autorisés à accuser réception de leurs paquets reçus de Suisse. On a averti les hommes de confiance que les demandes de secours, signées par eux pour les nécessiteux, seront arrêtées par la censure. Le commandant du camp nous dit que ces restrictions ne dépendent pas de lui, mais d'ordres supérieurs.

Etat d'esprit des prisonniers. Bon. Le va-et-vient des évacués en quarantaine dans le camp apporte de la variété et du mouvement.

9. Rastatt, Bastion 12

Sur le désir exprimé par le ministère de la Guerre à Berlin, nous avons visité le bastion 12 où furent détenus du 9 juin au 6 décembre 1915, dix otages français : MM. Noël, maire de Noyon ; Besson, ingénieur du Mont-Rouge ; le comte de Franqueville, de Bourlon ; Trépont, préfet du Nord, à Lille ; Catoire, maire de St-André ; Jacomet, Procureur Général de Douai ; le comte Alphonse de For-

ceville ; Ovide Coquerelle, de St-Quentin ; Lebas, maire de Roubaix ; Deloche, de Jaudun.

Dans le local voûté de la forteresse où ont habité ces dix otages, sont actuellement enfermés 25 soldats allemands prisonniers.

Les fenêtres sont grillées. Sans pouvoir juger des conditions générales dans lesquelles ces otages habitèrent la forteresse, nous pensons qu'au point de vue hygiénique, ce local de onze pas sur onze pas environ est suffisamment grand pour dix personnes. La cour de la forteresse est assez grande pour la promenade journalière.

II

CAMPS DE MARAIS

1. Wiesmoor (Nord, Ost-Friesland)

Visité le 8 avril 1916

Ce camp est situé à quelques kilomètres de la frontière hollandaise, à 50 kilomètres à l'ouest de Wilhemshafen.

Effectif : 551 Français, dont 1 sergent-major, 3 sergents, 72 caporaux. — 198 Belges, dont 1 sergent et 17 caporaux. — 6 Anglais, dont 2 caporaux.

Ces prisonniers appartiennent à toutes les professions.

Logement. Les prisonniers sont logés dans des baraques et couchent sur trois paillasses superposées.

La paille est rarement renouvelée ; pour faire du volume, les hommes y ajoutent des joncs et de la tourbe qui a de la peine à sécher. Les couvertures sont usées, plusieurs déchirées. Les prisonniers étendent leurs vêtements mouillés dans leurs baraques pour les faire sécher, ce qui encombre l'espace disponible. Il y avait précédemment un séchoir transformé depuis en salle de réunion. Il n'y a pas de vermine, une étuve locomobile étant amenée sur place en cas de besoin.

L'eau. Un des robinets du camp a été déclaré eau potable par les autorités sanitaires de Brême. Il fournit de l'eau potable en quantité suffisante. Les hommes reçoivent en outre de l'eau cuite avec du café. Deux autres sources dans le camp sont déclarées non potables et servent à la lessive. Les prisonniers demandent à toucher du savon gratuitement. Le commandant nous a dit qu'il leur en accorderait à l'avenir.

Les W.-C. sont situés à 13 mètres environ des baraques, il y a de l'odeur en été, les gadoues sont versées par les prisonniers dans des wagonnets et vidées à quelque distance du camp.

Alimentation. La Société Norddeutscher Loyd fournit les vivres : 5 fois par semaine de la viande, 85 grammes par homme, une fois du poisson (morue), 200 grammes par homme, un jour sans viande.

Discipline. Pas de mauvais traitements, pas de chiens policiers.

La correspondance arrive bien.

Culte et distractions. Point.

Travaux. Les prisonniers sont occupés à des travaux de drainage de marais et à l'exploitation des tourbières.

Heures de travail. De 6 heures à midi avec une demi-heure de pause et de 1 heure à 6 heures avec une demi heure de pause également. Depuis quelques mois, les jours de forte pluie, les prisonniers ne travaillent pas. Le samedi après-midi et le dimanche, on ne travaille pas, sauf les corvées qui préparent le travail de la semaine suivante, dragues à changer de place, etc. Les prisonniers prennent le repas de midi au chantier.

En cas de refus de travail, trois jours d'arrêt, puis la peine s'aggrave s'il y a récidive. Les sous-officiers ont été astreints au travail jusqu'il y a un mois, actuellement ils ne travaillent pas.

Salaire journalier. 30 pfennigs par jour. Les prisonniers qui travaillent en tâche chez un entrepreneur civil gagnent 7 à 15 pfennigs par jour.

Le Dr Speiser a visité les presses à tourbe, où les prison-

niers travaillent au sec ; ils peuvent gagner jusqu'à 1 mk par jour, le Dr Blanchod a visité le marais, où les prisonniers travaillent dans la boue. Les dragues enlèvent l'eau et des coulisses préparent l'écoulement à mesure que les prisonniers avancent dans le marais. Le travail consiste à retourner complètement le sol drainé sur plusieurs mètres de profondeur et à séparer les couches de sable des couches de tourbe. Il y a plus de 80,000 hectares de ces marais qui s'étendent jusqu'à la mer du Nord. En hiver, les prisonniers travaillaient au drainage, les pieds dans l'eau, mais munis de fortes bottes. Les forçats allemands qui travaillent aux marais n'ont aucun contact avec les prisonniers.

Etat d'esprit des prisonniers. Les sous-officiers qui ne travaillent pas ont un bon état d'esprit ; les hommes au travail se plaignent au contraire de la dureté de ce travail. Nous ne pensons pas que ce travail soit exagéré en quantité.

Lazaret. 15 à 25 hommes se portent chaque jour malades à l'infirmerie : bronchite, rhumatisme, accidents du travail. Sont en traitement au lazaret : 7 malades ; sont alités dans leurs baraques : 14 ; sont dispensés du travail : 4. Deux malades plus graves sont à l'hôpital d'Aurich.

Un médecin allemand vient deux fois par semaine du village voisin.

2. Weitmoos-Eggstädt (Bavière)

Visité le 25 avril 1916

Ce camp de travail dépendant de Landshut est situé à 85 kilomètres au Sud-Est de Munich.

Effectif : 138 Français, dont 25 sous-officiers, 108 soldats, 5 infirmiers.

Ces prisonniers sont de toutes professions : cultivateurs, employés de commerce, instituteurs.

Depuis quelques jours, 21 étudiants et prisonniers de situation sociale élevée ont été amenés dans le camp à titre de représailles.

Plusieurs lieutenants sont au camp au même titre, 315 prisonniers ont quitté le camp de marais dernièrement et ont été répartis chez les agriculteurs pour l'été.

Logement. Baraques sombres, chauffées en hiver, point de vermine, les prisonniers couchent sur deux étages superposés ; les *paillasses* ont été changées deux fois en 10 mois.

Lessive. L'eau est filtrée et stérilisée. Les prisonniers font leur lessive dans leur cuvette sur des tables placées près des baraques.

Promenade. Les prisonniers désireraient pouvoir faire des promenades collectives le dimanche hors du camp.

Alimentation. Vivres fournis par l'administration militaire. Les prisonniers cuisent à volonté. Moins de plaintes qu'ailleurs. Viande, deux fois par semaine.

Cantine. Les prisonniers trouvent les prix élevés, mais ils ne se rendent pas compte de la cherté des vivres en Allemagne.

Habillement. Beaucoup d'hommes reçoivent des effets de France, les autres touchent leur vêtement de la direction du camp. Les prisonniers ne reçoivent pas de linge de corps, il leur en est envoyé par les comités de secours en France. Le commandant du camp distribue des bottes aux hommes qui travaillent dans l'eau, des sabots et des chaussures à ceux qui travaillent au sec.

Discipline. Arrêts simples, avec nourriture ordinaire. Cellule : au pain et à l'eau ; tous les quatre jours, nourriture normale ; privation de correspondance.

On a lu aux prisonniers un ordre spécifiant que si des camarades cherchaient à s'enfuir, les prisonniers du camp entier seraient privés de courrier pendant un mois.

Aucun mauvais traitement dans le camp.

Travaux. Défrichement de terrains de tourbière.

De juillet 1915 à fin janvier 1916, travaux de drainage, plusieurs équipes étaient dans l'eau jusqu'à mi-jambe avec une paire de bottes. De janvier 1916 à aujourd'hui, les prisonniers cultivent le terrain qui a été assaini ; les hommes travaillent au sec. Le directeur des chantiers a dit aux prisonniers que les travaux de drainage recommenceraient dans un

mois. Les prisonniers travaillent en tâche, chaque homme doit piocher et retourner une surface de 100 m² par jour jusqu'à 30 centimètres de profondeur. Quand le travail en tâche est terminé, les prisonniers peuvent rentrer au camp ; quand les 100 m² ne sont pas atteints, les hommes restent jusqu'à ce qu'ils aient fini la surface qui leur est imposée. Bien que les prisonniers se plaignent que ce travail soit très pénible, nous nous sommes rendus sur place et nous pensons qu'un carré de 10 mètres de côtés n'est pas excessif, étant donné que le terrain n'est pas résistant, bien qu'encombré de racines. Le travail habituel dure de 7 à 11 heures le matin et 1 à 5 heures le soir. Les travailleurs touchent un salaire de 30 pfennigs et un demi litre de bière, depuis un mois.

Correspondance. Les lettres que les prisonniers envoient mettent 30 à 40 jours pour arriver en France. Les lettres qu'ils reçoivent mettent 20 à 25 jours pour leur parvenir. Les colis mettent 30 à 40 jours pour arriver au camp, le retard vient du séjour du courrier au camp principal de Landshut. La censure retire des colis la teinture d'iode et les alcools.

Soins médicaux. Un médecin allemand vient de Eggstädt chaque matin. L'étudiant en médecine français Blanc, Louis l'assiste à la consultation. Le curé Chalbe, infirmier français, s'occupe de l'infirmerie et distribue en outre les secours aux nécessiteux. Un dentiste a passé dans le camp en janvier. Sont actuellement en traitement à l'infirmerie : un cas d'entérite, 2 cas de rhumatisme et un cas de névralgie. Il n'y a eu aucune épidémie dans le camp. Plusieurs tuberculeux ont été évacués.

Etat d'esprit des prisonniers. Assez bon.

3. Bollingstädt et Schiffsdorf (près de Gestemunde, Bremerhafen)

De nombreux prisonniers que nous avons interrogés au camp de Parchim déclarent avoir travaillé pendant tout un hiver dans ces marais. Ils disent que dans les petites

places de travail, ils sont commandés par un sous-officier qui les mène durement. Le commandant du camp de Parchim à qui nous avons exposé les plaintes reçues à ce sujet nous a dit que 2,000 hommes ont en effet été pendant l'hiver dans les Mooriger de Bollingstädt et 2,000 hommes dans les Mooriger de Schiffsdorf. Nous aurions désiré nous rendre dans ces camps de marais, mais le commandant nous assura qu'ils ne contenaient plus que des prisonniers russes, les prisonniers français venant d'être envoyés aux travaux des champs pour l'été.

III

USINES

1. Usine Wanderer Continental à Schönau-Chemnitz (Saxe)

(Dépend du camp principal de Chemnitz)

Visitée le 22 avril 1916

Cette usine est située dans la banlieue de Chemnitz.

Effectif : 27 Français, dont 1 sergent, 2 caporaux, 24 soldats. — 13 Russes. — 1 Belge.

Logement et installation du camp. Très bons.

Travail. Les prisonniers sont tous des mécaniciens qui travaillent au montage et au réglage des machines à écrire. Ils ne travaillent pas aux munitions, ni à l'outillage des munitions fabriquées dans l'usine.

Heures de travail : 6 heures $\frac{1}{2}$ à midi et 1 heure soir à 5 heures.

Salaires. Un mark par jour, plus 70 pfennigs qui seront payés après la guerre.

Repos du dimanche. Promenade collective hors du camp.

Alimentation. Bonne.

Soins médicaux. Assurés par un médecin civil de Chemnitz qui vient sur demande.

2. Usine Krupp à Rheinhausen (Rheinland)

Visitée le 14 avril 1916

Cette usine fabrique des rails et des traverses de voies de chemins de fer.

Ce camp de travail, situé à 15 kilomètres à l'ouest de Essen, dépend du camp principal de Friedrichsfeld près Wesel.

Effectif: 560 Français, dont 1 sous-officier. — 195 Russes, Belges et Anglais.

Logement. Dans des baraques suffisantes.

Travail. Les prisonniers sont des cultivateurs surtout et des hommes de toutes professions : représentants de commerce, ébénistes, valets de chambre, employés de bureau, etc. Ils sont utilisés comme manœuvres au déchargement du minerai, aux forges, aux laminoirs, aux fours à coke.

Equipe de jour: de 6 heures du matin à 6 heures du soir, avec 2 heures de pause.

Equipe de nuit: de 6 heures du soir à 6 heures du matin, 2 heures de pause également.

Une fois tous les 15 jours à la relève des équipes, certains prisonniers font 24 heures de travail avec 4 heures de pause.

Refus de travail. Le 3 août 1915, 200 hommes de l'équipe de nuit refusèrent de travailler, persuadés que les lingots de fer sortant de l'usine de Rheinhausen étaient envoyés dans une autre usine pour la munition. Ceux qui refusèrent de travailler restèrent debout sous la pluie toute la nuit ; le lendemain une délégation de prisonniers fit le tour de l'usine et put se convaincre que dans l'usine même on ne fabriquait pas de munitions. Les prisonniers reprirent le travail.

Salaires. Les prisonniers gagnent 30 pfennigs à 1 mk par jour, suivant leurs capacités.

Correspondance. Arrive bien. Les prisonniers n'ont pas

le droit de dire où ils sont et ce qu'ils font, ils donnent l'adresse de Friedrichsfeld.

Traitement. Les prisonniers se plaignent de violences de la part des sentinelles (coups de crosse). Nous n'estimons pas que ces faits soient fréquents.

Soins médicaux. Il y a en moyenne 30 à 45 malades par jour ; les malades graves sont à l'hôpital de Friemelsheim. Il y a surtout des accidents du travail et des maladies dues à des refroidissements.

L'infirmerie a des fenêtres grillées ; les malades n'ont pas le droit d'en sortir, sauf pour aller manger, de sorte que des blessés même légers sont enfermés sans pouvoir prendre l'air. Nous avons demandé qu'un espace de la cour soit réservé aux malades de l'infirmerie. La question ne paraît pas devoir être résolue.

Les prisonniers ont commencé le travail à l'usine le 26 mai 1915. Depuis cette date, environ 200 hommes ont été évacués pour accidents du travail, maladies, faiblesses et incapacité.

Deux Russes et un Français sont morts dans le camp de tuberculose.

Détenus. Un prisonnier est actuellement en cellule pour tentative de fuite, un autre pour avoir eu plus de 10 mks sur lui. Ils sont au pain et à l'eau. Nourriture normale tous les quatrième jour.

3. Usine d'automobiles Opel à Rüsselsheim (Hesse)

(à 30 kilomètres de Francfort s/Main)

Visitée le 12 avril 1916

Les prisonniers de ce camp de travail dépendent de Meschede,
de Darmstadt et de Giessen.

Effectif : 88 Français, dont 9 caporaux — 5 soldats belges.
— 101 soldats anglais et russes.

Logement et installations du camp. Bons.

Alimentation. Meilleure que dans les camps principaux.

Travail. Les prisonniers sont occupés aux moteurs de camions automobiles militaires ; les mécaniciens, ajusteurs, tourneurs, fraiseurs, etc. font un travail de leur spécialité ; les cultivateurs et gens de tous métiers travaillent comme manœuvres.

Heures de travail. Lever à 5 heures matin, travail de 6 heures $\frac{1}{4}$ matin à midi ; un quart d'heure de pause à 9 heures matin ; reprise du travail à 1 heure jusqu'à 6 heures soir (avec un quart d'heure de repos à 4 heures).

Salaires. 1 mk par jour en moyenne.

Traitement. Le directeur de l'usine est un homme bienveillant. Les prisonniers se plaignent des coups de crosse des sentinelles ; ces faits ne nous paraissent pas fréquents.

Soins médicaux. L'état sanitaire est bon ; il y a 4 à 6 malades par jour en moyenne à l'infirmerie.

Correspondance. Les prisonniers doivent donner l'adresse du camp principal dont ils dépendent ; les colis arrivent au bout de 25 jours en moyenne. Les colis passant par le camp principal de Meschede mettent 30 à 45 jours. Les colis passant par Darmstadt sont en mauvais état.

IV

MINES

1. Mine de houille de Ewald

(In Buer-Resse, près Herten (Westphalie)

(Dépend du camp principal de Sennelager)

Visitée le 15 avril 1916

Ce camp de travail est situé entre Essen et Dortmund.

Effectif : 650, dont 293 Russes. — 285 Français. — 9 Belges. — 63 prisonniers civils français et belges.

Logement. Les prisonniers sont logés dans des maisons ouvrières de construction récente ; l'installation du camp est bonne.

Travaux. Les prisonniers travaillent dans la mine à 700 mètres de profondeur. Nous avons parcouru plusieurs kilomètres dans les galeries principales, bien aérées, où circulent les wagonnets et dans les galeries d'avancement, très basses, où l'on marche courbé en deux, et où les prisonniers travaillent le torse nu dans une température élevée et avec une aération restreinte d'après le Dr Blanchod, suffisante d'après le Dr Speiser. Ils sont utilisés là comme piocheurs, piqueurs, rouleurs et pousseurs de wagonnets. Ces prisonniers appartiennent à toutes les professions ; nous avons vu des cultivateurs, des tailleurs, des coiffeurs, des imprimeurs, des ébénistes, des employés de bureau ; un étudiant en théologie était dans la mine également et un ingénieur, utilisé comme piqueur dans la mine depuis huit mois, était depuis quelques jours employé au bureau du camp.

Heures de travail. L'équipe du matin entre dans la mine à 6 heures du matin et en sort à 2 heures du soir et fait en plus $\frac{3}{4}$ d'heure de chemin pour se rendre au camp de travail. L'équipe du soir entre dans la mine à 2 heures du soir et en sort à 10 heures du soir, plus $\frac{3}{4}$ d'heure de chemin.

Pour rattraper la journée du dimanche, on fait faire aux prisonniers deux fois dans la semaine, le mardi et le vendredi, 12 heures de travail. L'équipe du matin commence à 6 heures du matin et finit à 6 heures du soir et l'équipe du soir travaille de 6 heures du soir à 6 heures du matin et doit reprendre le travail à 2 heures de l'après-midi suivant, toujours avec $\frac{3}{4}$ d'heure de chemin en plus. Les hommes qui refusent de travailler 12 heures par excès de fatigue sont obligés de rester dans la mine ; ils se couchent dans la houille et ne peuvent remonter à la surface que lorsque les 12 heures sont révolues. Nous avons demandé que les prisonniers soient sortis de la mine après 8 heures ; la question sera étudiée. Il est interdit aux hommes d'écrire chez eux qu'ils travaillent dans la mine.

Salaires. Les prisonniers touchent 75 pfennigs à 1 mk par jour et un supplément de 4 à 10 mk par semaine, s'ils ont bien travaillé ou n'ont pas été malades. Les caporaux

sont astreints au travail ; il n'y a pas de sous-officiers en ce moment.

Refus de travail. Un grand nombre de prisonniers ont refusé de travailler dans la mine. Ils ont subi une punition consistant à laisser les prisonniers debout dans la cour, gardés par une sentinelle, pendant autant d'heures que les hommes travaillent dans la mine, soit 8 à 12 heures par jour. Les hommes ont supporté cette peine pendant 4 ou 8 jours, ont fini par céder et sont retournés au travail.

Habillement. La mine fournit aux prisonniers un vêtement de mineur tous les 70 jours de travail effectif.

Promenades. Il n'y a pas de promenades collectives le dimanche.

Mandats. Depuis plusieurs mois, les mandats n'ont pas été payés aux prisonniers, qui pensent que c'est une mesure prise pour les forcer au travail. Le commandant nous a expliqué qu'il y avait là plutôt un malentendu et qu'à l'avenir les mandats seraient payés comme ils auraient dû être touchés jusqu'à présent.

Soins médicaux. 40 malades se présentent en moyenne chaque jour à la visite médicale. Beaucoup d'accidents du travail. Il y a habituellement une moyenne de 10 % de malades et d'accidentés.

Lessive. Les prisonniers font leur lessive le dimanche dans leurs cuvettes ; pendant cette journée, leur linge n'a guère le temps de sécher. Le commandant nous a dit qu'il mettrait à la disposition des prisonniers des cuves à lessive qui sont dans le sous-sol.

Etat d'esprit des prisonniers. Le moral de ces hommes est très affecté ; le commandant du camp nous a dit lui-même l'effroi des prisonniers qui descendent dans la mine pendant les premières semaines. L'ingénieur Durand qui fut envoyé l'an dernier en représailles dans un marais avant d'être envoyé dans la mine nous a dit combien les prisonniers des camps de marais étaient privilégiés à côté de ceux des mines.

Le commandant pour distraire les prisonniers le dimanche a fait installer un cinéma dans le camp ; mais les prisonniers refusent d'y aller.

2. Mine de lignite Atzendorf (Prusse)

Visitée le 20 avril 1916

Cette mine dépendant du camp principal de Quedlinbourg est située à 30 kilomètres au sud de Magdebourg.

Effectif : 50 Français, dont 45 soldats, 1 sous-officier, 4 caporaux. Ont quitté la mine il y a deux mois : 1 Anglais, 15 Russes et Belges.

Installation du camp. Suffisante.

Travaux. Nous nous sommes rendus sur les chantiers de travail de la mine à 70 mètres de profondeur. La lignite (Braunkohle) est un combustible intermédiaire entre la houille et la tourbe, qui contient 50 % d'eau au dire du directeur de l'entreprise. Ceci explique l'humidité de cette mine.

Les prisonniers travaillent à la tâche, comme piqueurs, chargeurs de wagonnets, qu'ils poussent jusqu'à la galerie principale. De là un cheval tire les wagonnets jusqu'à l'ascenseur.

Une équipe de deux Français doit par jour piquer, charger et pousser jusqu'à 100 mètres environ 53 wagonnets de lignite par jour, et en outre établir la boiserie de la galerie d'avancement.

Un Français qui travaille seul doit faire 25 wagonnets par jour, il n'en fait que 24 s'il fait en outre le ruisseau pour l'écoulement de l'eau, ce travail comptant pour un wagonnet.

Les prisonniers qui ne font pas le nombre de wagons fixé par jour ne touchent pas de soupe lorsqu'ils remontent de la mine.

Heures de travail. Départ du camp : 5 heures $\frac{1}{4}$ matin ; entrée dans la mine : 6 heures du matin ; halte de $\frac{3}{4}$ d'heure à 10 heures du matin pour le repas que les prisonniers emportent avec eux, soit du pain, de la saucisse et du café. Reprise du travail à 10 heures $\frac{3}{4}$; sortie de la mine à 3 heures du soir, retour au camp à 4 heures $\frac{1}{4}$. Le temps écoulé entre la sortie de la mine et le retour au camp est employé à la douche, les

prisonniers reprenant leurs vêtements personnels. Il n'y a pas de prisonniers mineurs de profession dans cette mine ; la plupart sont des cultivateurs, nous avons vu un peintre et un employé de banque. Les prisonniers n'ont pas le droit d'écrire chez eux qu'ils sont dans une mine. Ils doivent donner l'adresse du camp de Quedlinbourg.

Salaires. Les prisonniers gagnent 1 mk. par jour en moyenne et 1 mk. 80 s'ils font du travail supplémentaire.

Traitement. Il n'y a pas de mauvais traitements dans le camp.

Soins médicaux. Le directeur de la mine nous a dit que le 40 % des prisonniers a déjà dû être évacué de la mine pour maladies, faiblesse et incapacité au travail. Les prisonniers sont soignés par le médecin civil d'Atzendorf. Ils vont à la consultation avec l'autorisation du sous-officier qui commande le camp.

Promenades. Nous avons demandé pour les prisonniers le dimanche, une promenade collective qui sera probablement accordée.

Distraktion. Aucune.

La mine de potasse de Neu-Staasfurt croise la mine d'Atzendorf à 700 mètres de profondeur. Le directeur de la mine d'Atzendorf nous a dit que des prisonniers français y travaillent également. Nous ne nous y sommes pas rendus, ayant déjà visité deux mines de potasse.

3. Mine de potasse de Rotenfeld-Hesslingen (Brunswick)

Visitée le 19 avril 1916

Cette mine, dépendant du camp principal de Stendal, est située à 50 kilomètres environ de la ville de Brunswick.

Effectif : 44 soldats français. — 20 Russes. — 2 Belges.

Logement. Les prisonniers n'ont pas de paillasses et couchent sur la paille, 2 hommes l'un au-dessus de l'autre. Les 9 hommes arrivés le 25 février ont été sans couvertures pendant 15 jours.

Travail. Les prisonniers travaillent dans la mine à la perforeuse à mèche électrique ou à mèche à main ; ils chargent la potasse dans les wagonnets et pompent à la main l'eau du puits dans la mine. La plupart sont des agriculteurs ; il y a des employés de bureau, mécaniciens, tapissiers etc.

Une galerie est à 475 mètres de profondeur, une autre à 541 mètres et une autre enfin à 635 mètres.

Il y a trois équipes :

L'équipe de jour, N° 1, travaille de 6 heures du matin à 2 heures du soir. L'équipe de jour, N° 2, travaille de 2 heures du soir à 10 heures du soir. L'équipe de nuit travaille de 10 heures du soir à 6 heures du matin.

Les prisonniers qui travaillent à la surface sont au chantier de 6 heures à 11 heures du matin et de 1 heure à 6 heures du soir.

Salaires. 3 mk 75 par semaine, plus une prime de 1 mk. par semaine aux bons travailleurs.

Correspondance. Les lettres sont saisies si les prisonniers disent où ils sont et ce qu'ils font.

Lessive. Le robinet d'eau pour la lessive étant hors de la cour, le dimanche matin, les prisonniers doivent profiter du bon plaisir du chef de poste qui ferme la cour plus ou moins vite.

Traitement. Nous avons remis au ministère de la Guerre un mémoire sur une longue enquête que nous avons faite sur les traitements auxquels sont soumis les prisonniers dans le camp de Rotenfeld.

4. Mine de potasse de Stassfurt (Prusse)

Ce camp de travail, dépendant du camp principal de Quedlinbourg, est situé à 30 kilomètres au sud de Magdebourg.

Visité le 7 avril 1916

Effectif : 202 Russes, dont 19 sous-officiers. — 25 Français, dont 1 sous-officier.

Logement. Dans des constructions en pierre suffisantes. Deux paillasses superposées sur châssis.

Travail. Nous sommes descendus dans la mine, dans les galeries où travaillent les prisonniers français à 80 mètres, à 330 mètres et à 436 mètres de profondeur. Ils piochent, chargent les wagonnets de sels de potasse et les poussent jusqu'à l'ascenseur. Il y a là des hommes de toutes professions. Nous avons vu 2 charcutiers, 1 menuisier, 1 cordonnier, 1 boulanger, 1 plâtrier et 1 wattmann.

Heures de travail. Lever : 4 heures matin ; entrée dans la mine : 6 heures ; repos de 10 heures à 10 heures $\frac{1}{2}$, puis travail jusqu'à 2 heures du soir. Quelques prisonniers sont occupés au jour et font des travaux de manœuvres.

Les prisonniers prennent leurs repas dans la mine, un morceau de pain, une saucisse et une gourde de café qu'ils emportent pour la journée. Ils touchent la soupe le soir en rentrant au camp.

Traitement. Quelques plaintes sur la brutalité des sentinelles ; les faits signalés ne nous ont pas paru importants.

Soins médicaux. Les malades vont à la consultation du médecin à Stassfurt ; les malades sérieux sont envoyés à Quedlinbourg. Il y a surtout dans le camp des accidents du travail et des cas de refroidissement.

Correspondance. Les lettres sont arrêtées par la censure si le prisonnier écrit qu'il travaille dans une mine. Les colis mettent un mois pour parvenir aux destinataires.

5. Mine de pyrite de fer de Sicilia Sachtleben (Meggen, Westphalie)

Visitée le 13 avril 1916

Cette mine d'où l'on extrait du fer et du soufre est située dans une petite vallée à environ 70 kilomètres à l'est de Cologne sur la ligne Kreuzthal à Hagen.

Ce camp de travail contient des prisonniers dépendant des camps principaux de Meschede, de Limbourg, de Worms, de Giessen et de Darmstadt.

Effectif : 291 Français, dont 289 soldats, 1 sergent, 1 infirmier. — 31 prisonniers civils. — 52 Belges, dont 51

soldats, 1 sergent. 11 prisonniers civils. — 6 soldats anglais.
— 94 Russes, dont 86 soldats, 8 sous-officiers.

Logement. Suffisant.

Alimentation. Fournie par la direction de la mine ; meilleure que dans les camps principaux.

Travail. Nous sommes descendus dans la mine à 180 mètres de profondeur, où les prisonniers travaillent dans les galeries comme pousseurs de wagonnets ou manœuvres, ou travaillent à l'avancement avec le revolver à air comprimé.

Il y a là, outre des mineurs de profession, des hommes de tous métiers : boulangers, pâtisseries, employés de bureau, comptables.

Les prisonniers travaillent en trois équipes ; une de jour de 6 heures du matin à 2 heures du soir, une de 2 heures à 10 heures du soir, et une de 10 heures du soir à 6 heures du matin. Chaque équipe a une demi-heure de repos au milieu de son travail.

Les sous-officiers ne sont plus astreints au travail manuel depuis le 1^{er} février ; ils servent de surveillants.

Salaires. Les prisonniers travaillent à la pièce, ou en colonne avec des mineurs allemands. Les prisonniers touchent le 80 %, les ouvriers allemands le 120 % du prix du travail en tâche. Ce salaire est payé en papier spécial ; il peut se monter de 3 à 5 mks par jour, desquels il faut déduire 1 fr. 70 pour la nourriture ; l'homme paie en outre ses vêtements.

Traitement. Les prisonniers se plaignent de brutalités de la part des sentinelles, coups de crosse ; nous n'estimons pas que ces faits soient habituels.

Soins médicaux. Les malades actuellement en traitement sont au nombre de 58, dont 19 Français.

Les affections les plus fréquentes sont des anémies, des maladies des voies respiratoires et des accidents du travail.

Le dernier prisonnier arrivé à la mine porte le numéro 852, ce qui prouve, étant donné le chiffre actuel de 487 prisonniers, que 365 hommes ont déjà dû être évacués de la mine pour faiblesse, débilité, maladie, accidents et incapacité de travail.

Etat d'esprit. Plusieurs prisonniers nous ont exprimé leur mécontentement d'être astreints à travailler dans une mine de fer et de soufre qu'ils estiment destinés à l'armée, d'autres se basent sur la déclaration que le commandant du camp leur a donnée, que le gouvernement allemand prenait la responsabilité de leur travail vis-à-vis du gouvernement français et leur donnerait un certificat disant qu'ils ont été forcés à ce travail.

6. Mines de houille de Olsnitz (Saxe)

Les notables français et les adjudants chefs de chambrée du camp principal de Chemnitz témoignent que les prisonniers qui rentrent des mines de houille de Olsnitz sont dans un état de santé très précaire.

V

FABRIQUE DE CANONS ET DE MUNITIONS EHRHARDT A DUSSELDORF

Visitée le 30 avril 1916

Effectif : 143 Français, dont 3 sous-officiers ; (presque tous pris à Maubeuge). — 7 soldats belges. — 403 sous-officiers et soldats russes.

Mécaniciens, mouleurs, tourneurs, ajusteurs, fraiseurs et manœuvres. En juillet 1915 est arrivé un premier convoi de 60 Français, le 7 août 1915 un second convoi de 100 Français.

Logement. Construction en pierre, pailles superposées sur trois étages de châssis. Installations générales du camp : (eau, lessive, W.-C., cantine, réfectoire) bonnes.

Alimentation. Bonne et abondante ; meilleure que dans les camps que nous avons visités ; les prisonniers reçoivent chaque jour de la viande. Ils reçoivent en outre chaque

matin et chaque soir des tartines de beurre, de marmelade et de la saucisse. Les travailleurs de nuit ont en plus un supplément de 200 gr. de pain de meilleure qualité que le pain habituel.

Traitement. Jamais de mauvais traitements dans le camp ou à l'usine.

Travail. Les prisonniers reçoivent 55 à 65 pfennigs par heure de travail. Ils touchent effectivement le quart de cette somme, le reste servant à leur entretien. En outre, ils peuvent recevoir des suppléments de paye et des primes de travail se montant à 7-8 mks par semaine.

1. *Corvée de jour.* Les prisonniers travaillent de 7 heures du matin à 7 heures du soir, avec interruption de midi à 1 heure 30 et de 15 minutes, matin et soir, pour le casse-croûte.

2. *Corvée de nuit.* De 7 heures du soir à 7 heures du matin, interruption de minuit à 1 heure $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{4}$ d'heure pour le casse-croûte à 9 heures du soir et 5 heures du matin ; soit au total 10 heures de travail.

Les hommes qui refusent de travailler aux munitions proprement dites (transport, manutention) sont changés de travail, ils sont obligés de travailler à la fabrication et à la réparation des machines, outils servant à faire les pièces d'artillerie et la munition.

Cinquante hommes environ ont refusé de travailler à cet outillage ; ils ont été punis de quelques jours de prison au camp de travail, 2 à 8 jours, et renvoyés au camp de Münster.

Les prisonniers nous ont remis un ordre qui fut affiché dans le camp par le commandant en septembre 1915, et dont nous avons noté textuellement les principaux passages :

« Tous les moyens seront employés, même la force s'il le faut, pour astreindre les prisonniers au travail dans l'usine, également quand ils ont des doutes sur les relations qu'il y a entre leur travail et les opérations de guerre. »

« Tout appel des prisonniers aux règlements et lois de leur propre pays serait inutile, les prisonniers étant actuellement soumis aux seules lois du gouvernement allemand. »

« Le Gouvernement allemand prend la responsabilité de

travail des prisonniers vis-à-vis du Gouvernement français et remettra à chaque prisonnier, lors de sa libération, une déclaration qui le couvrira vis-à-vis de son pays, certifiant que le prisonnier a été forcé de travailler dans l'usine. »

Nous avons demandé au capitaine Baron von Rolshausen, l'officier qui nous accompagnait, de bien vouloir nous laisser prendre ce document ou de nous permettre d'en faire une copie complète. Cette demande nous a été refusée. Par contre il nous a permis de prendre lecture d'un ordre général de l'autorité militaire, disant que les prisonniers ne doivent pas être forcés de travailler aux munitions contre leur gré.

Nous spécifions que les prisonniers n'ont pas eu connaissance de cet ordre général, mais seulement de l'ordre affiché dans le camp par le commandant. Nous avons demandé au ministère de la Guerre des explications à propos de ces ordres contradictoires.

Le 20 mars 1916, les prisonniers ont été avisés qu'ils pouvaient envoyer leurs réclamations éventuelles au représentant de leur pays en Allemagne.

76 prisonniers ont écrit le 27 mars au Consul d'Espagne à Münster, demandant à ne plus travailler dans l'usine des munitions.

Les 76 lettres ont passé par la censure du camp de Münster; les prisonniers n'avaient pas de réponse le 30 avril.

Nous résumons de la manière suivante notre jugement sur la situation des prisonniers dans l'usine de munitions que nous avons visitée :

1. Une certaine pression a été exercée sur les prisonniers pour les forcer au travail dans cette usine.

2. Une alimentation supérieure à celle de l'ouvrier allemand et une forte paye agissent sur les caractères faibles.

3. Les hommes ne sont soumis à aucun mauvais traitement.

4. Les prisonniers ne peuvent écrire à leur famille où ils sont et à quoi ils travaillent.

VI

LAZARET ALEXANDRINENSTRASSE, BERLIN

Visité le 1^{er} avril 1916

Ce lazaret pour prisonniers est installé dans une ancienne caserne.

Effectif : 435 sous-officiers et soldats russes, français et anglais ; il y a un tiers de Français.

Logement. Une partie des malades loge dans les anciennes casernes dont les écuries sont transformées en dortoirs. L'autre partie loge dans des baraques construites dans la cour de la caserne. Ces locaux sont suffisants.

Etuve à désinfection, bains, W.-C. Bons.

Promenades. Les prisonniers se promènent dans la cour de la caserne.

Alimentation. Comme dans les camps. Les prisonniers de guerre qui en ont besoin ont un régime spécial.

Soins médicaux. Trois médecins allemands. La salle d'opérations est simple, mais convenable. La propreté est bonne. Le dépôt de béquilles et de cannes est bien fourni.

Conclusion

Nous exprimons les vœux suivants au ministère de la Guerre à Berlin, vœux que nous avons discutés en partie avec M. le colonel Friedrich, chef du service des prisonniers de guerre, dans l'entrevue qu'il voulut bien nous accorder le 21 avril 1916.

1. Que les prisonniers aient le droit d'écrire à leur famille où ils sont et à quoi ils travaillent.
2. Que l'on n'envoie dans les mines que les mineurs de profession, spécialement dans les mines de houille.
3. Plusieurs prisonniers s'étant plaints de mauvais traitements dans les petits camps de travail, qu'on nous communique le résultat de l'enquête judiciaire sur les mauvais traitements à la mine de Rothenfeld.
4. Que les prisonniers français soient autorisés à faire eux-mêmes la cuisine à leur guise et à séparer les aliments pour la cuisson, cette mesure donnant de bons résultats à Chemnitz, Rastatt, Wiesmoor et Weitmoos.
5. Que les prisonniers soient avisés qu'ils peuvent demander des nouvelles de leurs familles dans les régions occupées par l'intermédiaire de la Croix-Rouge de Francfort, un certain nombre de prisonniers ne recevant en ce moment aucune réponse aux lettres qu'ils envoient dans ces régions.
6. Nous avons en outre transmis au ministère de la Guerre les demandes des prisonniers concernant le change. Le ministère nous a remis à ce sujet un mémoire explicatif.

Les délégués du Comité international de la Croix-Rouge :

D^r Fréd. BLANCHOD. D^r Félix SPEISER.

ANNEXES

I (voir page 7)

Berlin, le 4 Avril, 1916.

Au ministère de la Guerre allemand, à Berlin.

Les délégués du Comité international de la Croix-Rouge, Dr F. Speiser et Dr F. Blanchod, demandent au ministère de la Guerre allemand l'autorisation de visiter les camps de travail dépendant des camps principaux qu'ils ont déjà été autorisés à visiter, et de s'y entretenir avec les prisonniers français.

Les délégués désigneront eux-mêmes quelques-uns de ces camps de travail, usines, chantiers, mines, fabriques, à leur choix, et se rendront sur les places de travail seulement après entente avec l'autorité militaire et la direction de l'entreprise.

A la demande exprimée par le Gouvernement allemand, le voyage des délégués en Allemagne ne durera pas plus d'un mois, soit au delà du 1^{er} mai 1916 ; les délégués renonceront à visiter quelques camps principaux pour pouvoir visiter des camps de travail.

Signé : F. SPEISER,

F. BLANCHOD.

II

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Section de la

Protection des Prisonniers

Berlin, le 4 juillet 1916.

(Traduction)

*Monsieur le Docteur Blanchod, Comité central de la Croix-Rouge,
Genève.*

Monsieur,

Les prétendues défectuosités que vous avez signalées dans les mines de charbon d'Oelmitz ont fait l'objet d'un examen approfondi.

Il est manifeste qu'en cas de blessures dans l'exploitation minière, résultant, pour la plupart, de chutes de pierres ou de charbons, il peut survenir, malgré un traitement médical approprié et immédiatement appliqué, des saletés qui retardent la guérison. Cela arrive pour les prisonniers comme pour les ouvriers allemands. Le traitement médical est assuré de façon bien suffisante, par deux médecins de la corporation.

Des mesures judiciaires ont été prises au sujet des mauvais traitements de prisonniers que vous avez signalés à la charge d'un sous-officier sanitaire.

(s) BAUER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	5
A. Rapport général	9
I. Les camps principaux	9
II. Les camps de travail	12
1. Travaux agricoles	14
2. Camps de marais	15
3. Usines	16
4. Usines travaillant pour l'armée	16
5. Mines	16
B. Rapports spéciaux	19
I. Camps principaux	19
1. Wittenberg	19
2. Stendal	24
3. Parchim	27
4. Havelberg (civils)	29
5. Puchheim	30
6. Chemnitz-Ebersdorf	31
7. Hohen-Asperg	33
8. Rastatt (civils)	36
9. Rastatt Bastion 12	39
II. Camps de marais	40
1. Wiesmoor	40
2. Weitmoos-Eggstädt	42
3. Bollingstaedt et Schiffsdorf	44
III. Usines	45
1. Usine Wanderer Continental, à Schönau	45
2. Usine Krupp, à Rheinhausen	46
3. Usine d'automobiles Opel, à Russelsheim	47

	Pages
IV. Mines	48
1. Ewald	48
2. Atzendorf	51
3. Rotenfeld-Hesslingen	52
4. Stassfurt.	53
5. Sicilia Sachtleben	54
6. Olsnitz	56
V. Fabrique de canons et de munitions Ehrhardt, à Dusseldorf	56
VI. Lazaret Alexandrinenstrasse, Berlin.	59
Conclusion	60
Annexes.	61
I. Lettre au ministère de la Guerre, du 4 avril.	
II. Lettre du ministère de la Guerre, du 4 juillet.	

